MARS 2007

Gazette DES FEMMES

www.gazettedesfemmes.com
Tout sur la condition des femmes d'ici et d'ailleurs

La tendance pitoune

Calendriers osés, cours de fellation, *striptease*, *pole dancing* : quand madame Tout-le-monde s'y met.

Dépassé, le 8 mars ?
Oh ! que non, répondent Céline Galipeau, Marc Béland et bien d'autres.

Afghanes libres
Pour la liberté de presse, elles risquent leur vie.

0 65385 86426 5 05
3,50 $

Envoi de Poste-publications — N° de convention : 40069512 – Port de retour garanti.
Service aux abonnements, 4380, rue Garand, Ville Saint-Laurent (Québec) H4R 2A3
Mars-Avril 2007 Vol. 28, n° 5 CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME

14 La tendance **pitoune**

Étudiantes, mères au foyer et jeunes professionnelles posent pour des calendriers coquins, se mettent au *striptease* ou au *pole dancing*. Libération sexuelle ou retour en arrière ?

11 Le b.a.-ba de l'égalité

La ministre Carole Théberge explique la nouvelle politique de l'égalité entre hommes et femmes.

23 Spécial 8 mars

Est-il encore pertinent de fêter le 8 mars ? Sept personnalités répondent oui et expliquent pourquoi.

31 Ici l'Afghanistan libre

Pour la cause des femmes, deux Afghanes bravent préjugés et menaces. Leur arme : les médias.

36 L'effet Nathalie Simard

La chanteuse a-t-elle encouragé des victimes d'agression sexuelle à briser le silence ? Il semblerait que oui.

38 Les enfants de Justine

Coup d'œil sur les débuts de l'Hôpital Sainte-Justine, qui fête son centenaire cette année.

Rubriques

3 ÉDITORIAL

4 BOÎTE AUX LETTRES

6 NOUVELLES

Mots d'avant-garde
Au rayon de la féminisation des termes, les premières journalistes canadiennes-françaises étaient franchement en avance.

Tester les clichés
Les femmes sont moins bonnes que les hommes en maths… surtout quand on leur dit que c'est le cas.

Une première troisième
Portrait-robot de la présidente de la Chambre des représentants américaine, Nancy Pelosi.

40 BOUQUINS

Entrevue avec Diane Trépanière

42 ARTS

Envoyez-vous en l'air, qu'ils disaient !

« Ils sont beaux, ils sont gros, ils sont ronds… » Une femme dessinée en noir et blanc sur une simple feuille. Voici le contenu d'une publicité glissée dans la boîte aux lettres d'une de mes collègues en décembre dernier. Pour trouver « le cadeau de noël [*sic*] idéal », visitez www.sontbeauxsontgros.com. Sur le site, des témoignages suggestifs. « Il aura fallu que je fasse ça pour qu'enfin mon chum me demande en mariage ! » Ou encore : « J'en ai jamais vu des gros comme ça… C'est certain que ça fait rêver ! »

Alors, avez-vous deviné à quoi font allusion les petits rigolos qui ont conçu cette pub ? Ben voyons, à des montgolfières ! Ha ! Ha ! On vous a bien eus. « À Noël cette année offrez les plus beaux et les plus gros ballons… ceux de Montgolfière Aventure. » Le slogan de l'entreprise ? Je vous le donne en mille : « Envoyez-vous en l'air avec Montgolfière Aventure. »

Une publicité avec une vue aérienne de la Rive-Sud de Québec, où loge la compagnie, n'inciterait-elle pas davantage à… s'envoyer en l'air que cette farce prépubère ?

Parlant d'humour subtil, des commerçants de la rue du Parvis, à Québec, annonçaient ainsi l'ouverture des terrasses, l'été dernier : « Soirée torride au Nouvo [*sic*] St-Roch ». La pleine page de publicité, parue dans un quotidien, montrait des nymphettes légèrement vêtues et le texte suivant : *Sexy est sans doute le mot qui décrit le mieux le party annuel de la rue du Parvis, qui avait hier soir des allures de quartier Red Light. « Nous avons voulu faire un clin d'œil à l'ancienne vocation de Saint-Roch », ont expliqué les propriétaires des quatre établissements responsables de cette grande fête. Comme dans le célèbre district d'Amsterdam, des mannequins vivants paradaient dans les vitrines de la boutique Hugo Boss, pendant que des danseurs se trémoussaient sur une plate-forme aménagée au-dessus du bar principal.*

Pour les gens qui ne connaîtraient pas le quartier Saint-Roch, sachez qu'il a longtemps été – et continue de l'être dans une certaine mesure – un important lieu de prostitution de la capitale. Des générations de filles ont fait le trottoir sur la tristement célèbre rue Notre-Dame-des-Anges – à proximité de celle du Parvis. Leur vie n'avait rien d'olé olé. Drogue, violence et pauvreté caractérisaient la prostitution dans ce secteur jusqu'à la revitalisation du quartier, à la fin des années 1990. Alors quand des commerçants parlent de « vocation » sur un ton badin, je m'interroge sérieusement sur leur conscience sociale. Tailler des pipes à des inconnus dans leur voiture n'a rien d'une « vocation ». Ça vous donne envie d'aller vous attabler sur une terrasse, vous ?

Autre exemple éloquent du goût douteux des publicitaires, cette fois pour vendre les sushis « les mieux roulés en ville ! ».

Des publicités au goût douteux, il y en a toujours eu. Mais ici, le manque de tact débouche sur une inconscience aberrante.

Ces signes montrent que la culture de masse se sexualise à un rythme accéléré. Même les femmes s'y mettent. Cours de *striptease*, de *pole dancing* ou de fellation, figuration dans des magazines osés : des Québécoises majeures et vaccinées jouent à fond la carte sexy. Exploration saine de la sexualité, besoin de plaire à tout prix ou passage obligé dans l'évolution des relations hommes-femmes ? Dans son dossier « La tendance pitoune », la *Gazette des femmes* explore un phénomène décidément troublant.

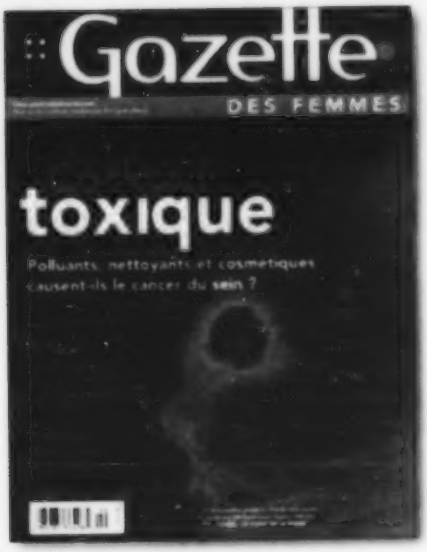
Annie Savoie
Rédactrice en chef par intérim

Depuis 1979, cette publication est élaborée à l'initiative et sous la supervision du Conseil du statut de la femme.

LES PUBLICATIONS DU QUÉBEC en sont l'éditeur.

- Rédactrice en chef par intérim : Annie Savoie
- Rédactrice en chef adjointe par intérim : Melanie Saint-Hilaire
- Rédactrice-réviseure : Sophie Marcotte
- Révision : Francine Bérubé
- Photographie de la couverture : David Falk / iStockphoto
- Réalisation graphique : Jean-Laurence Jalbert
- Impression et pelliculage : Offset Beauce
- Marketing et publicité : Francyne Powers, tél. : 418 643-4326 ou 1 800 463-2851
- Ventes publicitaires : Catherine Brochu, tél. : 418 694-2363, téléc. : 418 688-4069
- Courriel : gazette@csf.gouv.qc.ca
- Site Internet : www.gazettedesfemmes.com
- Abonnements, changements d'adresse et retours postaux : Gazette des femmes
  Service aux abonnements
  4380, rue Gérard, Ville Saint-Laurent (Québec) H4R 2A3
  Téléphone : 1 800 665-5372
  Télécopieur : 514 333-9795
- Courriel : gazettefemmes@postexperts.com
- Distribution : Messageries de Presse Benjamin, 600, rue Jean-Milot, Ville LaSalle (Québec) H8R 1X7
  Téléphone : 514 364-1780
- Dépôt légal : 1er trimestre 2007
- ISSN : 0704-4550
- © Gouvernement du Québec
- Les articles publiés dans la Gazette des femmes sont indexés dans Repère et dans l'Index de la santé et des services sociaux.
- La Gazette des femmes se dégage de toute responsabilité par rapport au contenu des publicités publiées dans ses pages.
- Prix régulier : 25,64 $: 3 ans; 10 $: 1 an
- Poste-publications — N° de convention : 40069512

Conseil du statut de la femme
Québec



Dangereuse fantaisie

Bien que l'innocuité des prothèses en silicone ne soit toujours pas garantie, Santé Canada a annoncé en octobre dernier avoir consenti une licence à deux fabricants qui faisaient des pressions depuis de nombreuses années pour qu'elles soient approuvées (voir l'article « Implants "réchauffés" », janv.-fév.). Le cours des actions des deux sociétés a bondi et les chirurgiens plasticiens ont célébré la nouvelle.

Dans certaines des études clés présentées comme preuve de l'innocuité des implants, les participantes avaient porté les prothèses pendant une aussi courte période que trois ans. Comment de telles recherches peuvent-elles permettre de faire des prévisions alors que les cancers et les maladies auto-immunes prennent généralement une décennie pour se développer et être diagnostiqués ?

Que ce soit dans les émissions de téléréalité ou dans les magazines d'intérêt général, la culture populaire présente les prothèses mammaires comme un simple choix de mode, plus cher que le jeans de couturier mais plus durable que le Botox. Les risques qui y sont associés – physiques, émotionnels et financiers – ne suscitent pas une fraction de l'intérêt qu'obtiennent les vedettes à la poitrine augmentée et les reportages sur les métamorphoses.

En approuvant les prothèses mammaires en silicone, nos autorités de réglementation de la santé médicalisent essentiellement une fantaisie de mode dangereuse. Ce faisant, elles envoient un message troublant. Elles semblent dire qu'une petite poitrine constitue un problème de santé si grave qu'il faille recourir à un traitement dont la nécessité surpasse les risques, pourtant sérieux.

Cela n'a tout simplement pas de sens.

Shari Graydon, auteure de *In Your Face – The Culture of Beauty and You* et membre du comité consultatif des expert(e)s du Réseau canadien pour la santé des femmes.

Éducation féministe

Félicitations pour votre magazine. Je le lis régulièrement et je trouve les articles intéressants. L'article « Ondes féministes » (janv.-fév.) me fait réaliser qu'il y a peu d'émissions dont le but est d'éduquer sur la condition féminine. Parmi les innombrables chaînes de télé, il doit bien en exister une consacrée à l'éducation sur la condition féminine (si c'est le cas, svp, dites-le-moi et je m'y abonnerai !). Je sais qu'il y a des revues et des livres qui traitent de condition féminine, mais en cette ère où les émissions se développent de plus en plus en fonction d'un public cible, l'éducation à la condition féminine n'aurait-elle pas un public intéressé ? Après tout, nous constituons la moitié de la population.

Hélène Guay
Granby

Caroline **expose**

Sa nouvelle expo s'intitule *Amalgat* – « danse » en micmac. Notre collaboratrice Caroline Hayeur (voir photo d'Ousmane Traoré, p. 27) aurait-elle des fourmis dans les jambes ? La photographe de l'Agence Stock a sillonné le Québec pour croquer les fêtes populaires, tel le Mardi gras de L'Isle-aux-Grues. Bonds, sourires et entrechats sur 70 photos grand format. À la **Maison de la culture de Côte-des-Neiges**, à Montréal, du 10 mars au 15 avril, puis chez **Action Art Actuel**, à Saint-Jean-sur-Richelieu, du 21 avril au 20 mai.

www.ville.montreal.qc.ca/culture
www.action-art-actuel.org

Oups !

Dans la chronique Arts du numéro de janvier-février, on pouvait lire que l'esclavage a été aboli en 1834 en Haïti. En fait, cela s'est passé 30 ans plus tôt. La lutte contre cette forme d'exploitation humaine a mené à la fondation d'Haïti le 1er janvier 1804, qui est alors devenue la première république noire libre.

Écrivez-nous ! **gazette@csf.gouv.qc.ca**

Pour vous publier, nous avons besoin de vos nom, adresse et numéro de téléphone. Vos coordonnées demeureront confidentielles. Les lettres peuvent être abrégées.
Gazette des femmes, 800, place D'Youville, 3e étage, Québec (Québec) G1R 6E2

Caméraud Photo

Mot de la présidente
du Conseil du statut de la femme

Fragile égalité

Depuis plus de 30 ans, le Conseil du statut de la femme (CSF) contribue à l'évolution de la situation des femmes au Québec et à la progression de notre société vers une plus grande égalité entre les femmes et les hommes. Nous l'avons fait avec l'inestimable complicité des femmes, des groupes de femmes et avec celle d'hommes désireux de participer à la marche de l'égalité.

Animé par la même solidarité, le CSF s'exprime afin d'appuyer les groupes de femmes qui dénoncent la révision, par le gouvernement fédéral, des objectifs du Programme de promotion de la femme de Condition féminine Canada, laquelle a pour effet de refuser l'aide financière aux organismes qui militent pour les droits des femmes.

N'oublions pas que les acquis en matière d'égalité juridique, au Québec comme au Canada, ont été fortement influencés par le travail inlassable de groupes de femmes. Ni que le Canada a été critiqué par le comité chargé d'évaluer l'application de la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes (CEDEF) au Canada. Sachant cela, on se demande sur quelles bases logiques et documentées le gouvernement fédéral prend un tel virage.

Il faut se méfier de l'astucieux argument selon lequel l'égalité de fait entre les femmes et les hommes est atteinte. Il existe toujours des obstacles à l'égalité, dont certains sont érigés en système.

Un net recul

Des reculs sont à prévoir pour les femmes dans leur recherche de l'égalité en raison de cette décision. De plus, elle contrevient aux engagements pris par le gouvernement canadien en 1981, lors de la ratification de la CEDEF. Avec la révision imposée par le gouvernement fédéral, la correction des violations dénoncées par le comité des Nations Unies, en 2003, est loin d'être concrétisée. On a reproché au Canada de tolérer le statut profondément inégal des femmes autochtones, la discrimination systémique à laquelle font face les immigrantes, les réfugiées et les femmes venues au Canada par l'intermédiaire du Programme des aides familiaux résidants. Cette révision contribuera à creuser le fossé de l'inégalité, comme l'a dénoncé le comité onusien.

Pourquoi avoir peur ?

Dans toute société démocratique, l'État est le premier responsable de la promotion de l'égalité entre les sexes. Toutefois, l'État ne peut agir seul. Reconnaissons que c'est le propre de la mission des groupes de défense des droits de critiquer les gouvernements et de leur rappeler leurs obligations envers leur population. Bien qu'elle s'avère parfois dérangeante, la présence de tels organismes de la société civile n'est-elle pas le corollaire d'une saine démocratie ?

Les progrès obtenus par les femmes sont récents et fragiles. Nous prenons d'ailleurs toute la mesure de cette fragilité au contact de certaines idéologies qui ont déjà fait reculer les droits des femmes chez nos voisins du sud.

Le retrait du critère de revendication des droits des femmes dans le Programme de promotion de la femme, conjugué à l'élimination du Programme de contestation judiciaire, pourrait être interprété comme un geste précurseur d'une série de décisions pour diminuer les droits des femmes et entraver la marche vers l'égalité.

La présidente,

Christiane Pelchat

Mᵉ Christiane Pelchat

Conseil du statut de la femme
Québec

par Sophie Doucet, Sophie Marcotte, Thaïs Martel, Martine Rioux et Mélanie Saint-Hilaire

Inséré dans un tube de rouge, un message important : « Si vous êtes victime de violence, le cacher n'y mettra pas fin. »

Pub maquillée

Pas facile d'entrer discrètement en contact avec les victimes potentielles de violence conjugale. L'organisme ontarien Assaulted Women's Helpline, en collaboration avec l'agence de publicité Leo Burnett, a trouvé une façon originale de s'y prendre. Un dépliant contenant son numéro de téléphone a été inséré dans un faux tube de rouge à lèvres. Depuis 2005, environ 2 500 tubes ont été distribués en Ontario, notamment sur des réserves amérindiennes et dans les urgences des hôpitaux. Jumelée à une campagne d'affichage et à des annonces télévisées, l'opération a entraîné une augmentation de 10 % des appels au centre de crise. **M.R.** ::

Mots d'avant-garde

Au Québec, les mots *avocate*, *bachelière* et *ambassadrice* ont existé avant même… la réalité qu'ils décrivent ! Aucune femme n'endossait ces rôles lorsque les « petites modernes » – nom donné aux premières journalistes canadiennes-françaises – ont féminisé ces titres au tournant du 20e siècle. « Elles étaient visionnaires ! » s'exclame la chercheuse en linguistique Gabrielle Saint-Yves, qui a fait cette trouvaille en étudiant les écrits de Joséphine Marchand, Robertine Barry, Henriette Dessaulles et d'autres pionnières du journalisme, dans le cadre de ses études postdoctorales à l'Université Laval.

Ses recherches ont montré que ces auteures, cultivées et bourgeoises, n'étaient pas enfermées dans le carcan de la langue française. Elles l'ont plutôt prise à bras-le-corps pour inventer des termes décrivant un monde dont elles rêvaient. « Comme si elles avaient compris que l'avancement des femmes devait d'abord être reconnu dans le langage », dit Gabrielle Saint-Yves. Les mots et les expressions qu'elles ont féminisés ont été repris, par raillerie, par l'un des plus fervents ennemis du féminisme de l'époque, le journaliste Henri Bourassa. « L'ironie, c'est qu'il aura malgré lui permis de les médiatiser ! » écrit la linguiste.

Gabrielle Saint-Yves a mené cette recherche sur la féminisation des mots après s'être penchée sur l'image des femmes véhiculée dans les glossaires canadiens-français. « Les premiers glossaires et dictionnaires étaient écrits par des hommes. À travers leurs définitions concernant l'univers féminin, on peut voir la perception qu'ils avaient des femmes. C'est très intéressant », explique-t-elle. La chercheuse espère bientôt rassembler ses découvertes en un livre. « Je trouve important que les recherches universitaires soient aussi accessibles au grand public. » **S.D.** ::

Pour en savoir plus :
www.tlfq.ulaval.ca/equipe/gsaint-yves

Tester les clichés

Les femmes sont moins bonnes que les hommes en mathématiques ? Simple question de perception, répondent Steven Heine et Ilan Dar-Nimrod, de l'Université de la Colombie-Britannique. Les deux chercheurs ont fait passer un test de maths à 220 femmes, dans lequel figurait également un exercice de compréhension de texte. Pour cette épreuve, les femmes devaient lire un article sélectionné parmi les suivants : le premier expliquait la supériorité des performances masculines en maths par la génétique, le deuxième par les circonstances sociales et culturelles, le troisième niait les différences de performance entre les deux sexes, et le quatrième parlait de la supériorité du sexe masculin en maths sans donner d'explication.

Les résultats prouvent que les stéréotypes ont la vie dure. Les femmes qui ont lu le premier ou le quatrième texte ont obtenu des résultats jusqu'à 50 % inférieurs à ceux des autres participantes. Même si leur étude portait uniquement sur les mathématiques, les chercheurs se disent en mesure d'affirmer que les perceptions (peu importe leur nature) affectent le comportement des gens et les poussent à devenir fatalistes. « À quoi bon faire des efforts si c'est inscrit dans mes gènes ? » Des résultats qui viennent contredire certaines théories de la psychologie moderne qui tendent à tout expliquer par la génétique. **M.R.** ::

Portrait-robot

Une première troisième

« Nous avons brisé le plafond de marbre ! » s'écrie Nancy Pelosi. Ce 4 janvier, la Californienne devient la première femme à présider la Chambre des représentants du Congrès américain. M^me^ *Speaker of the House* est désormais le numéro 3 des États-Unis, juste derrière le vice-président et le président. Cette démocrate progressiste changera-t-elle la balance du pouvoir ?

Nom : Nancy Pelosi, née D'Alesandro.

Âge : 67 ans le 26 mars 2007.

Famille : Benjamine d'une famille italo-américaine comptant aussi cinq garçons. Son père, Thomas D'Alesandro Jr., a été maire de Baltimore.

Études : Baccalauréat en science politique du Trinity College, à Washington, un collège jadis féminin catholique.

Vocation : Tardive. Est entrée à la Chambre des représentants à 47 ans, après avoir élevé quatre filles et un garçon. Depuis 1987, représente San Francisco. Réélue 10 fois avec une majorité écrasante.

Slogan : « Ça prend une femme pour faire le ménage à la Chambre ! »

Fortune : 16 M $US en 2005 (estimation conservatrice). L'épouse du promoteur immobilier Paul Pelosi est un as de la collecte de fonds. A amassé 7,8 M $US pour le parti de 1999 à 2004, dont 2,8 M $ pour soutenir les candidats démocrates moins aisés.

Recette du succès : Le « Livre des faveurs ». Enfant, elle aidait son père à tenir un registre des services rendus aux gens, en vue d'un retour d'ascenseur. Cette discipline du donnant-donnant lui est restée. Gare aux mauvais payeurs…

Esprit de clan : Total. Les « Dems », qu'elle a dirigés à titre de *House Minority Leader* (chef de la minorité démocrate) de 2002 à 2006, ont respecté la ligne de parti 88 % du temps en 2005 – du jamais vu depuis les années 1950. Vilipende les républicains comme « incompétents », « immoraux », « corrompus ».

Talon d'Achille : La télévision, qui lui donne un air figé de mère supérieure.

Programme : Relever le salaire minimum de 5,15 $ à 7,25 $ l'heure, réduire le prix des médicaments prescrits, limiter les intérêts sur les prêts étudiants, subventionner les énergies renouvelables.

Pro-femmes : Protège en lionne l'accès à l'avortement et à la contraception. Appuie l'entrepreneuriat féminin. En 2005, a fait renouveler le Violence Against Women Act, qui finance la lutte à la violence conjugale. S'est opposée à ce que le Congrès restreigne la législation soutenant le sport féminin.

Point final : « Je ne veux pas que vous votiez pour moi parce que je suis une femme, mais je ne veux pas que quiconque vote contre moi parce que je suis une femme. » **M.S.-H.** ::

Pour en savoir plus sur ses positions :
http://quiz.ontheissues.org/CA/Nancy_Pelosi.htm

Ce n'est pas demain la veille qu'une majorité de femmes supervisera la construction de ponts, de viaducs et de routes.

iStockphoto/Claudia Dewald

Le chiffre :

13 %

C'est la chute du nombre d'étudiantes inscrites en sciences et génie entre 1999 et 2005. « On observe une baisse d'intérêt pour l'informatique et les sciences physiques et appliquées », s'inquiète Claire Deschênes, professeure de génie mécanique à l'Université Laval qui œuvre à hausser la participation des femmes dans ces domaines. Les filles ne constituent que 29,4 % des étudiants au baccalauréat en sciences et génie – le seul secteur où elles ne sont pas majoritaires. Or, le Québec connaît une demande croissante en personnel hautement qualifié. Pour la professeure, il importe de présenter aux jeunes des modèles de scientifiques attrayants, de faciliter la conciliation travail-famille et de rendre les milieux de travail plus accueillants envers les femmes. Peut-être les filles considéreront-elles alors d'autres créneaux que celui de la santé ? « L'engouement pour les sciences de la vie (soins infirmiers, médecine, pharmacie, etc.) et pour la recherche pharmaceutique et médicale est de plus en plus marqué... » **T.M.**

« Entre guillemets »

Pôvre proprio

« Nos maisons sont évaluées à environ 350 000 $ et nous craignons que l'implantation de ce service dans notre voisinage diminue la valeur de nos propriétés. »

Un citoyen de Terrebonne qui s'oppose à l'implantation d'une maison pour femmes battues.

Où est le problème ?

« Le délégué égyptien m'a dit que son pays n'avait pas de problème avec les gais parce qu'il n'y a pas de gais en Égypte. »

Yvan Lapointe, porte-parole de la Coalition gaie et lesbienne du Québec. Huit pays, dont l'Égypte, se sont opposés à la demande de la Coalition d'obtenir le statut d'observateur au Comité des organisations non gouvernementales des Nations Unies.

Pas une lavette !

« J'étends le linge pour le faire sécher, mais je ne fais pas la lessive. J'aurais honte d'être vu par mes voisins en train de la faire. »

Marcelino, un des nombreux Philippins qui doivent s'acquitter des tâches ménagères parce que leur épouse travaille à l'étranger.

À la dure

« Plus de douceur ? Sûrement pas. Elle a une poigne de fer. C'est d'ailleurs nécessaire. Que ferait-on avec un président au cœur tendre ? »

Elizabeth Chavelet, écrivaine et « libérale », à propos de Ségolène Royal

Mauvais NUMÉRO

Les prostituées qui se font agresser ont rarement le réflexe d'alerter la police, puisqu'elles fraient elles-mêmes avec l'illégalité. Leur silence en fait des cibles de choix, les agresseurs ne craignant pas d'être dénoncés. Revirement de situation dans la région de la capitale fédérale : grâce à la ligne Bad Date, les prostituées peuvent maintenant faire une dénonciation anonyme. Inaugurée le 10 novembre 2006 par le Service de police d'Ottawa, en collaboration avec trois organismes, la ligne d'aide n'est pas inscrite au service d'identification des appels. Les victimes n'ont qu'à laisser un message contenant les détails de l'agression et une description de leur assaillant. Le Service de police espère ainsi recueillir de précieux renseignements afin d'identifier les agresseurs. **T.M.** ::

Notre signet

www.masexualite.ca

Le virus du papillome humain se guérit-il ? La pilule affecte-t-elle la libido ? Que sont l'aménorrhée et le vaginisme ? À quoi sert une digue dentaire ?

Les réponses à ces questions ne vous semblent pas évidentes ? À vos claviers ! De la discordance du désir jusqu'aux différentes ITS, en passant par le sexe post-accouchement et les agressions sexuelles facilitées par la drogue, le site www.masexualite.ca s'avère une impressionnante mine de renseignements. Adolescents, adultes, parents, enseignants y trouveront des conseils pratiques, tels comment « sortir du placard », gérer ses règles à l'aide de la pilule ou parler de contraception avec son ado. Le site verse aussi dans le ludisme. À découvrir : l'amusant jeu-questionnaire *Défi Kung-Sexe*.

En 2005, www.masexualite.ca a été nommé l'un des cinq meilleurs sites Web e-santé au monde. Il a récemment remporté un prix Aesculapius, une récompense internationale d'éducation en matière de santé. C'est également le cas du site de la Société des obstétriciens et gynécologues du Canada (www.sogc.org), dont la section sur la santé des femmes vaut le détour. **S.M.**

Collectivement
pour toute l'égalité
et l'égalité pour toutes

Bon 8 mars !

CSQ
www.csq.qc.net

par Lisa-Marie Gervais

Indice à la **hausse**

Après Madrid, c'est au tour de Milan de viser les top-modèles pour lutter contre le fléau de l'anorexie. Le gouvernement italien et les représentants des grandes capitales de la mode au pays ont signé un code d'éthique : les défilés seront désormais interdits aux jeunes filles de moins de 16 ans et un contrôle médical sera imposé à toutes les participantes. On veut s'assurer que leur indice de masse corporelle ne soit pas inférieur à 18 (celui d'une fille mesurant 1 m 75 et pesant 55 kg), seuil jugé dangereux. En novembre dernier, le décès de la mannequin anorexique brésilienne Ana Carolina Reston avait relancé la polémique. Elle mesurait 1 m 74 et pesait 40 kg.

L'**exploit** Maya

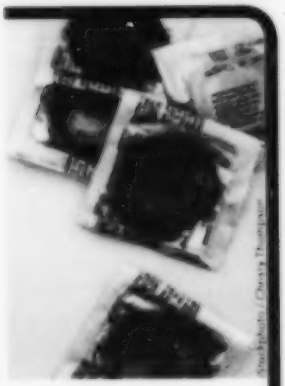
Un vent d'espoir souffle en Tunisie pour celles qui veulent faire de la politique. Maya Jeribi a été élue chef du Parti démocratique progressiste, l'une des principales formations de l'opposition. C'est la première fois qu'une femme prend la tête d'un parti politique dans ce pays.

Progrès à la pakistanaise

Le Pakistan assouplit sa Loi sur le viol et l'adultère, jusqu'ici très sévère à l'égard des femmes. Pour prouver un viol, les victimes n'auront plus l'obligation de trouver quatre témoins masculins parmi les « bons musulmans ». Quant à l'adultère, il ne sera plus puni de mort par lapidation, mais d'une amende et de cinq ans d'emprisonnement au maximum.

Taxis **roses**

Rien de trop beau pour le « sexe faible ». À Dubaï, une tour à bureaux de 20 étages réservée uniquement aux femmes d'affaires sera érigée en 2009. En sortant du travail, ses occupantes pourront prendre les « taxis roses », des voitures dont les conductrices réservent leurs services à une clientèle féminine. Dans les Émirats arabes unis, les femmes d'affaires posséderaient entre 20 % et 40 % du volume des fortunes privées.



Oui au latex

Boom du condom en Afrique, où les femmes sont de plus en plus nombreuses à opter pour ce type de protection. En presque 10 ans, le taux d'utilisation du préservatif a plus que triplé en Afrique sub-saharienne, passant de 5,3 % en 1993 à 18,8 % en 2001. Dans cette région, près des deux tiers des personnes séropositives sont de sexe féminin.

Lentement mais **sûrement**...

C'est un record pour le Congrès américain. Depuis les élections de novembre, les femmes sont au nombre de 74 sur 435 à la Chambre des représentants (grâce à 10 nouvelles venues) et de 16 sur 100 au Sénat (avec 2 « recrues »). Fait intéressant : depuis la création du Sénat en 1789, seulement 35 Américaines y ont été élues. L'assemblée compte donc cette année près de la moitié du nombre total de femmes de son histoire !

D'**égale** à égal

Finis la bigamie et les mariages forcés ! L'Inde souhaite donner aux femmes un rôle égalitaire au sein de leur couple. Première d'une série de lois qui redéfiniront le mariage, la Loi sur la violence conjugale a été approuvée en octobre dernier. Elle pénalisera non seulement la violence physique et sexuelle, mais aussi la violence psychologique, économique et verbale. Les nouvelles dispositions interdiront les mariages d'enfants et reconnaîtront le divorce. Un homme ne pourra pas forcer son épouse à quitter un emploi, pas plus qu'il n'aura le droit de l'humilier ou de l'insulter à répétition parce qu'elle n'a pas eu d'enfant mâle, par exemple.

Sources : *The Lancet*, *Il Corriere della Sera*, *Le Monde*, Associated Press, *Courrier international*, www.indiatogether.org

Le b.a.-ba de l'égalité

L'égalité entre les sexes est l'affaire de toutes les Québécoises… et de tous les Québécois, fait valoir Carole Théberge. La ministre explique les points majeurs de la nouvelle politique gouvernementale en la matière.

Le gouvernement de Jean Charest s'est doté d'une nouvelle politique pour l'égalité avant Noël. Pour la première fois au Québec, le respect des droits des femmes, l'élimination de la discrimination systémique ainsi que l'atteinte de l'égalité entre les femmes et les hommes sont inscrits dans la mission d'un ministère. « Ça prend une société mature pour déposer une politique d'égalité », fait fièrement remarquer Carole Théberge. La ministre de la Famille, des Aînés et de la Condition féminine part en tournée dans les régions afin de présenter la mécanique de *Pour que l'égalité de droit devienne une égalité de fait*, qui guidera le Québec pendant 10 ans.

« Il faut que tout le monde se sente impliqué dans cette politique », insiste Carole Théberge. Dès 2008, l'État compte remettre des prix récompensant les personnes et les organismes qui font progresser l'égalité. Mais surtout, il espère décupler sa puissance en s'alliant à d'autres institutions qui peuvent jouer un rôle en la matière. Par exemple, il encouragera les conférences régionales des élus, les universités et les villes à mener des actions concrètes en ce sens. Utopie ? « Nos partenaires sont prêts parce qu'il y a des besoins, garantit la ministre. Prenez la conciliation travail-famille : il y a cinq ans, c'était un concept très vague pour les gens. Aujourd'hui, les entreprises ont besoin de main-d'œuvre et elles réalisent qu'il faut faire des efforts pour l'attirer et la conserver. »

La nouvelle politique se dote d'un cadre durable en réaffirmant le mandat du Conseil du statut de la femme et du Secrétariat à la condition féminine. Quelque 25 ministères et organismes se sont engagés dans le plan d'action. Et, très important, les responsables des mesures seront soumis à une reddition de comptes étroite. Du jamais vu ! Une commission parlementaire siégera tous les trois ans pour vérifier si le Québec progresse vers son idéal d'égalité. « L'égalité entre dans notre logistique et nous pourrons très bien suivre le dossier », résume la ministre.

Une commission parlementaire siégera tous les trois ans pour vérifier si le Québec progresse vers son idéal d'égalité.

De 2007 à 2010, 24 M $ seront investis dans la politique de l'égalité. Cet argent neuf s'ajoute à d'autres budgets existants, comme les 65 M $ du Plan d'action en matière de violence conjugale et les 5,8 M $ accordés aux entrepreneures par le gouvernement durant la période 2001-2006.

Pour s'assurer que la pratique suive la théorie, l'analyse différenciée selon les sexes (ADS) s'avère un instrument clé de la gouvernance. Cette approche de gestion permet de connaître les effets d'une mesure sur les femmes et les hommes. Elle peut rectifier une situation injuste, voire la prévenir. Un exemple concret ? Grâce à l'ADS, la Commission sur la santé et la sécurité au travail (CSST) a découvert que le ceinturon à la taille, qui loge l'arme de service, affecte différemment les policiers et leurs consœurs. Trop lourd, il occasionnait davantage de lésions professionnelles chez les policières. Les autorités ont revu la composition et le contenu du ceinturon, sans pour autant affecter la sécurité. Résultat : les blessures et le taux d'absentéisme ont diminué autant chez les femmes que chez les hommes !

L'État sensibilisera les décideurs à l'ADS et formera les professionnels des ministères, des organismes, des conférences régionales des élus et des grandes villes chargés d'élaborer les politiques et les programmes. « C'est un outil génial qui met en lumière les inégalités, autant pour les hommes

Et sur le terrain ?

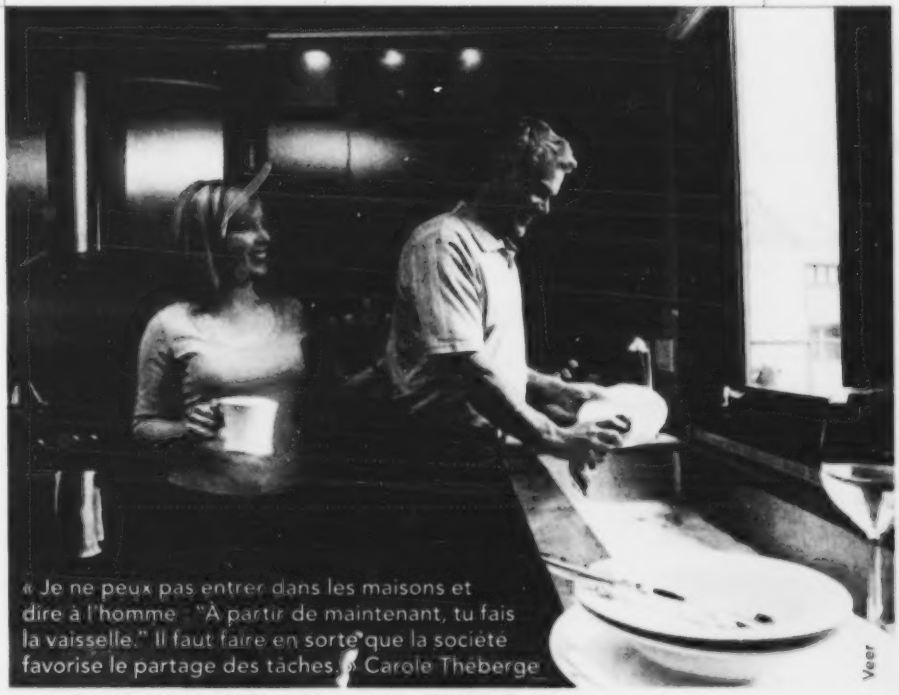
La politique s'est donné 63 actions à mettre en œuvre en trois ans, dont :

* Créer des outils pédagogiques pour combattre les stéréotypes sexuels, de la garderie à l'université
* Étudier la question de la diversité religieuse et des droits des femmes
* Inciter les employeurs à embaucher des femmes dans les métiers non traditionnels
* Soutenir des projets régionaux sur l'égalité et conclure des ententes spécifiques avec les conférences régionales des élus sur ce sujet
* Adopter une nouvelle Politique de périnatalité qui favorise l'engagement paternel
* Offrir aide et protection aux femmes migrantes victimes de traite
* Atteindre la parité dans les conseils d'administration des sociétés d'État d'ici cinq ans

que pour les femmes. Ça va générer un élan dans notre société », prédit Carole Théberge.

Signe des temps, la nouvelle politique s'adresse aux femmes ET aux hommes. Tout en reconnaissant la discrimination systémique qui ralentit encore les femmes, elle veut accroître l'investissement des hommes dans la sphère privée et s'attaquer à certains stéréotypes liés à la masculinité. Ainsi, elle prévoit intéresser les garçons à certains métiers non traditionnels, comme les services de garde et les soins de santé. Quant aux mesures de conciliation travail-famille, elles devront aussi aider les pères à prendre soin de leurs enfants. L'égalité des sexes, ça sert tout le monde ! « Je ne peux pas entrer dans les maisons et dire à l'homme : "À partir de maintenant, tu fais la vaisselle", rigole la ministre. Il faut faire en sorte que la société favorise le partage des tâches. »

« Si on veut hausser le taux de natalité, il faut créer un environnement qui permette aux jeunes de faire des enfants. Que l'État offre des services, mais aussi que les entreprises implantent des mesures de conciliation travail-famille qui s'adressent autant aux hommes qu'aux femmes », lance la ministre. L'État offrira un soutien technique et financier aux compagnies désireuses de prendre le virage conciliation travail-famille. Il instaurera un Label Égalité, sceau de qualité dont les entreprises pourront se prévaloir si elles respectent certains standards en matière d'égalité entre les femmes et les hommes. Il créera aussi un Prix Reconnaissance Famille pour récompenser celles qui implantent de bonnes pratiques.



« Je ne peux pas entrer dans les maisons et dire à l'homme : "À partir de maintenant, tu fais la vaisselle." Il faut faire en sorte que la société favorise le partage des tâches. » Carole Théberge

Veer

Parmi les 24 M $ consacrés au plan d'action, l'État en investira 6,9 annuellement à pousser les Québécoises vers l'« égalité économique » – soit à relever leur compte en banque au niveau de celui des Québécois. Le gouvernement dotera plusieurs régions d'un organisme de soutien aux entrepreneures (dont le Nord-du-Québec, où bien des femmes autochtones rêvent de repousser la misère). Il gonflera aussi les budgets pour l'accès à l'emploi des femmes immigrantes ou défavorisées. « Quand les femmes jouissent d'une indépendance financière accrue, la violence diminue, parce qu'elles y sont moins vulnérables, la vie familiale s'améliore et les jeunes ont de meilleurs modèles », résume Carole Théberge.

On peut télécharger la politique gouvernementale pour l'égalité entre les hommes et les femmes à partir du site du ministère de la Famille, des Aînés et de la Condition féminine, sous la rubrique « Publications » (section Condition féminine). www.mfacf.gouv.qc.ca

NOUVEAU

Certificat en études féministes

L'Institut de recherches et d'études féministes de l'UQAM innove avec la création d'un certificat en études féministes. Ce programme pluridisciplinaire permet d'approfondir vos connaissances sur les grands courants de la pensée féministe et de développer une réflexion et des pratiques novatrices en matière d'égalité entre les sexes. Le certificat s'adresse aux personnes concernées par les études féministes, notamment les membres des groupes de femmes, des organismes gouvernementaux, des syndicats ou des organisations non gouvernementales.

- Programme de premier cycle de 30 crédits
- Offert à temps complet ou à temps partiel
- Grande diversité de cours en études féministes offerts dans une dizaine de disciplines

Admission

- Automne : 1er mai (temps complet) 1er août (temps partiel)
- Hiver : 1er novembre

UQÀM

Prenez position

uqam.ca/futursetudiants

La tendance pitoune

Elles se pavanent « écourtichées » dans des calendriers, prennent des poses lascives dans des revues olé olé, suivent des cours de *striptease*, de *pole dancing* ou de fellation. Des *bimbos* modèle Pamela Anderson ? Non : vous, moi. Des filles et des femmes éduquées, pas bêtes, majeures et informées.

par Danielle Stanton

« J'avais envie de bousculer ma routine, explique Linda, une physiothérapeute de 39 ans qui a suivi les ateliers *Striptease et cabaret* et *Groover avec ton homme*, qui figurent parmi la dizaine de cours offerts au studio Joy Toyz de Montréal. Je suis une fille réservée, mais quand j'ai vu l'annonce, je me suis dit : "Allez, j'ose !" J'ai eu raison : c'est décontracté, comique et ça me décomplexe totalement. On suit des cours de tout maintenant, pourquoi pas dans ce domaine ? »

En fondant Joy Toyz, le but visé par Sebastian Yeung était clair. « Certaines de nos élèves sont dans la vingtaine, d'autres sont grands-mères, explique cette fille de 36 ans qui affiche à son CV des études féministes à l'Université Simon Fraser de Vancouver. Nous voulons aider toutes les femmes à entrer davantage en contact avec leur déesse sexuelle intérieure, leur *sexual inner goddess*. »

Leur pute intérieure, oui ! s'insurgent plusieurs, comme la journaliste et animatrice Geneviève St-Germain qui, il y a quelques mois, signait un cinglant pamphlet dans la revue *Châtelaine*, intitulé « Le retour de la pitoune ». « Vouloir être belle, séduisante et sexy, c'est normal; je ne suis pas bégueule. Mais aller perdre son temps à se trémousser pour nourrir les fantasmes des hommes, c'est parfaitement ridicule. Tout ce courant pour réveiller la pitoune en nous est pathétique. Mais c'est devenu tellement branché d'être *hot* ! Osez remettre ça en question et vous passez pour une pauvre radoteuse complètement dépassée. C'est le nouveau tabou. »

Dans une société où le sexe n'est plus à l'index, où Madonna et la très *jet-set* millionnaire Paris Hilton flirtent avec la porno chic sans faire sourciller personne, où l'actrice Teri Hatcher (Susan dans *Beautés désespérées*) vient tournoyer autour de son poteau de *pole dancing* au *talk-show* d'Oprah, où des universitaires déchaînées agitent frénétiquement leurs atouts dans les très populaires vidéos américaines de la société *Girls Gone Wild* (qu'on peut voir sur certaines chaînes spécialisées), que cherchons-nous ? À devenir des femmes très évoluées ou des pitounes diplômées ?

À elles la parole...

Qu'en est-il vu de l'intérieur ? Écoutons celles qui ont pris la vague.

Un exercice physique comme un autre. Avec un plus. Voilà ce qui, pour Charlie, fait le charme du cours de *pole dancing* qu'elle suit actuellement. « Je voulais garder la forme, mais le gym, je déteste ça, raconte cette éducatrice de 32 ans. Le *pole dancing* m'a séduite : c'est aussi exigeant que les acrobaties du Cirque du Soleil, mais avec un côté "chaud" qui me plaît beaucoup. Je suis à l'aise dans mon corps. Je ne vois rien de sale ou de vulgaire là-dedans. Mais je comprends les préjugés : j'en avais beaucoup moi-même avant de commencer. »

« J'aurais facilement pu sombrer dans l'alcool ou les antidépresseurs. Ces cours de *striptease* ont été ma bouée de sauvetage. » **Martha**

Les cours coquins ont la cote un peu partout. New York y compris, bien sûr. « Quand parle-t-on vraiment de sexualité entre nous, les femmes ? À la télé ou au cinéma, on ne voit que des gens magnifiques qui s'éclatent de façon fantastique. La réalité est autre », explique au bout du fil Blaire Allison, 29 ans, diplômée en communications interpersonnelles et psychologie et fondatrice de la prospère entreprise Metro Event Planners, basée dans la Grosse Pomme. « Avec mes cours érotiques, je veux avant tout créer une vraie communauté de femmes, où elles se sentiront libres de poser toutes les questions qu'elles veulent sur le sexe. Et ainsi, elles prendront confiance en elles. »

Parmi la série de cours offerts, celui intitulé *Blow job class* (fellation), sous la section *Naughty Girl* (vilaine fille), intrigue, forcément... « Pourquoi pas ? commente Blaire. C'est l'occasion d'apprendre des trucs techniques, oui, mais ça permet aussi à chacune de se comparer. De voir que non, elle n'est pas la seule à aimer ceci et à ne pas aimer cela et que c'est très correct ainsi. C'est l'illustration parfaite de ma philosophie globale, fondée sur trois E : *Education*, *Entertainment* (divertissement) et *Empowerment* (habilitation). »

Marie-Hélène Tremblay / Agence Stock

« Nous en sommes rendues à étendre notre pouvoir en nous appropriant notre sensualité, notre sexualité. Se fermer à ça, c'est se piéger soi-même. » Sebastian Yeung

Martha en est convaincue : suivre des cours de *striptease* lui a carrément sauvé la vie. « Mon mari m'a laissée tomber récemment, sans préavis, après 17 ans de mariage, explique cette femme de 40 ans, mère de trois enfants. Tout un choc. Je me suis inscrite à ce cours avec une amie pour m'étourdir un peu. Une révélation ! Je me suis sentie désirable à nouveau. Et les commentaires des autres femmes m'ont remonté le moral. Je dois parfois aller en cour pour le divorce et c'est très dur. Mais si j'ai une classe la veille, je me sens "boostée" et d'attaque. J'aurais facilement pu sombrer dans l'alcool ou les antidépresseurs. Ces cours ont été ma bouée de sauvetage. »

Pour Linda comme pour les autres, les hommes ont peu à voir dans leur démarche : elles affirment suivre ces cours d'abord et avant tout pour elles-mêmes. « *Oh my God*, oui ! lance Charlie comme un cri du cœur. Et ce n'est pas demain la veille que je performerai pour les beaux yeux d'un homme. Il devra le mériter avant ! »

Incarner un fantasme masculin ne serait nullement le but de l'exercice. D'ailleurs… « Quand les hommes apprennent qu'on suit ces cours, ça les allume, oui, mais si on veut leur faire une démonstration, la plupart sont très gênés. Et refusent même », rapporte Linda. *Idem* du côté de Charlie. « À mon avis, le mélange fille intelligente et danse érotique les déstabilise complètement. »

En fait, « ces cours servent beaucoup plus à stimuler notre imaginaire qu'à agrémenter la réalité », estime Linda.

La question brûle les lèvres : se sentent-elles une certaine sororité avec ces filles qui posent pour des calendriers sexy, celui par exemple des finissantes en Art et technologie des médias du Cégep de Jonquière en 2005 ou cet autre des étudiantes de 3e année de la Faculté d'éducation physique de l'Université de Sherbrooke en 2006 ?

« Non, répond catégoriquement Jennifer Nicoll, fondatrice d'une autre école montréalaise qui se spécialise notamment en danse érotique, DG International Entertainment. Ces calendriers misent d'abord sur l'esthétique du corps. Pas nous. La force de nos cours est justement de faire voler en éclats le stéréotype de la femme parfaite. Des petites, des grandes, des grosses, des belles et des moins belles, nos clientes sont des madames Tout-le-monde. Non seulement elles réalisent qu'elles ne sont

Izabelle Desjardins a fait la une du numéro de décembre 2006 du magazine *Summum*. « Voici donc le superbe cadeau de Noël qu'on dépose sous votre arbre, les boys ! » écrivait le rédacteur en chef dans son éditorial.

L'égalité pour les femmes :
Les progrès sont réels, mais les acquis, toujours fragiles

MISSION INACHEVÉE,
mais ensemble nous y parviendrons !

SPGQ

pas seules à ne pas correspondre à l'image irréelle de femme dont on nous bombarde, mais elles comprennent aussi que la sensualité n'a rien à voir avec le physique. Ça leur fait un bien fou. »

Dans la même veine, Sebastian Yeung s'étonne que, en 2007, des filles aient encore envie de s'afficher dans la revue *Playboy*, comme ce fut le cas l'an dernier pour quatre étudiantes de l'Université McGill. « Je ne veux pas juger, mais je trouve ça étrange, vraiment. »

Izabelle Desjardins, 22 ans, n'a aucunement le goût de devenir *bunny*. Si, en décembre dernier, cette animatrice de MusiquePlus a fait une série de photos pour le magazine québécois pour hommes *Summum*, c'était pour de tout autres raisons, explique-t-elle. « Les responsables m'avaient déjà approchée à plusieurs reprises auparavant. J'avais toujours décliné l'offre. Cette fois, j'ai dit oui pour marquer une étape. Comme un rite de passage, pour souligner mon entrée dans l'âge adulte. Je voulais un souvenir de moi à cette époque pour plus tard. Mais attention ! Photographe, vêtements, lieux, j'avais le contrôle total de l'opération. Et le dernier mot sur chaque prise de vue. Je suis fière du résultat; ce sont de belles photos, qui auraient facilement pu paraître dans un reportage lingerie de *Elle Québec*. Et ça ne m'a pas empêchée de retourner à mon *look* habituel : tuque, coton ouaté et chaussures sport. Il y a une différence entre ces images et moi. Si les hommes ne la perçoivent pas, tant pis. »

« S'il s'agit d'épanouissement sexuel, comment se fait-il alors que ce soient surtout les femmes qui suivent ces cours pendant que les hommes, eux, semblent s'y intéresser bien peu ? »
Ginette Plamondon

Magazines, calendriers, cours sexy, même discours : toutes les femmes interrogées se réclament de la libération féminine, du droit de pouvoir tout explorer. Sebastian Yeung parle d'un nouveau féminisme. « Tout mouvement franchit des étapes de maturité, dit la fondatrice de Joy Toyz, où se donnent aussi des cours sur la fertilité et la contraception. Nous en sommes rendues à étendre notre pouvoir en nous appropriant notre sensualité, notre sexualité. Se fermer à ça, c'est se piéger soi-même. »

Tout le monde n'est pas du même avis. Loin s'en faut.

« Si les filles dans les calendriers ou les magazines pour hommes tiennent à être perçues comme des poupées sexuelles, c'est leur affaire. Mais elles devraient penser aux conséquences : ces images véhiculent quoi comme message ? » Marianne Prairie des Moquettes Coquettes.

Émancipation ? Foutaise !

Les femmes se leurrent dangereusement, croient plusieurs. Dans *Pornified*, un ouvrage paru l'an dernier, la journaliste américaine Pamela Paul déplore que la pornographie ambiante (films, Internet, livres…) soit en train de contaminer toutes les femmes en leur insufflant une vision réductrice et mécanique de leur sexualité. En faisant d'elles des objets sexuels consentants.

Plus besoin des hommes, désormais ce sont les femmes qui, tellement libérées, se transforment en machos finis, dénonce pour sa part avec ironie la journaliste Ariel Levy dans le désormais célèbre *Female Chauvinist Pigs : Women and the Rise of Raunch Culture* (Machos au féminin : les femmes et l'essor de la culture du sexe). « On se croirait dans un monde de fantasmes imaginé par des adolescents », écrit-elle. « Cette culture du sexe est censée prouver au monde à quel point les femmes ont progressé. Elle montre au contraire tout le chemin qu'il reste encore à parcourir. »

Les cours de *striptease* et autres véhiculent très souvent une sexualité de performance typique de la pornographie, constate dans le même sens Ginette Plamondon, qui effectue une recherche sur la sexualisation de l'espace public pour le Conseil du statut de la femme. Quel en sera l'impact ? s'inquiète-t-elle. « Beaucoup de sexologues déplorent les effets négatifs d'une consommation intensive de pornographie sur la sexualité des hommes. Les mêmes risques guettent-ils les femmes ? Quand les rapports sexuels sont d'abord placés à l'enseigne de la performance, qu'advient-il de l'intimité, du respect de soi et de l'autre ? »

> « Au fond, c'est tellement moins épuisant et plus valorisant d'être une belle cocotte sexy que de lutter pour faire valoir ses droits ! »
> **Geneviève St-Germain**

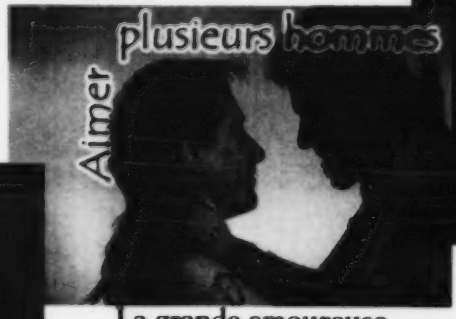
Que certaines femmes sentent le besoin d'adopter de tels comportements pour se « remonter le moral » et se sentir désirables, voilà qui laisse la chercheuse perplexe. « S'il s'agit d'épanouissement sexuel, comment se fait-il alors que ce soient surtout les femmes qui suivent ces cours pendant que les hommes, eux, semblent s'y intéresser bien peu ? »

Être éduquée ne rend malheureusement pas les femmes imperméables aux stéréotypes, tranche en guise d'explication Sylvie Richard-Bessette, chargée de cours au Département de sexologie de l'Université du Québec à Montréal. « Ce n'est pas non plus parce qu'on n'agit pas sous la contrainte ou la menace qu'on agit librement. »

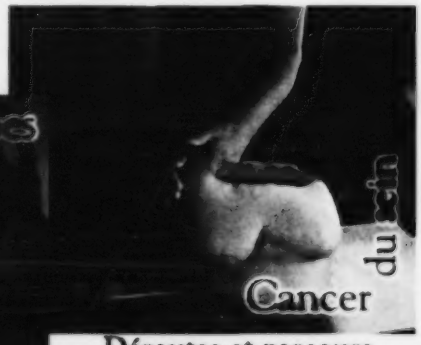
Bien sûr que les filles se sentiront mieux si elles savent se déhancher sensuellement. C'est ce qu'on attend d'elles ! Il est navrant que les femmes aient encore une telle fixation sur leur corps. Navrant mais nullement surprenant, poursuit-elle. « Des pubs de shampoing à *Sex and the City*, on nous rejoue inlassablement la même cassette. Tu veux plaire ? Sois sexy. Sauf qu'on a raffiné le discours. Maintenant, on nous fait croire que c'est un choix personnel, que nous agissons ainsi pour nous. Même quand on s'inscrit à des cours de *striptease*. Et ça fonctionne ! C'est la grande illusion à combattre. »

Vidéo Femmes vous présente quelques nouveautés

Mémoire à la dérive
de Pauline Voisard



La grande amoureuse
de Martine Asselin



Déroutes et parcours
de Myriam Fougère

Pour en savoir davantage sur notre collection,
communiquez avec nous :
Vidéo Femmes, 291, rue Saint-Vallier Est, bureau 104, Québec (Qc) G1K 3P5
Tél. : 418 529-9188 Téléc. : 418 529-4891 Courriel : info@videofemmes.org Web : www.videofemmes.org

Il y a plus de 30 ans que les groupes de femmes se battent pour offrir le plus grand nombre possible de chances aux filles. Y compris celle de poser pour des calendriers, rappelait de son côté en entrevue au *Journal de Québec* Ginette Bergevin, coordonnatrice du Regroupement des groupes de femmes de la région de Québec, au moment de la parution du calendrier des finissantes du Cégep de Jonquière. « Mais quand c'est le choix qu'elles font, c'est toujours un peu désolant. »

On fait maintenant la promotion du *pole dancing* comme une façon de se mettre en forme ! PartyPOP, à Las Vegas, offre même un forfait *pole dancing* et spa pour les groupes de *bachelorettes* (jeunes femmes célibataires).

CANAPRESS — MB Pictures Rex Features

Marianne Prairie a beau n'avoir que 24 ans et faire partie des délurées Moquettes Coquettes, un groupe d'« animatrices humoristes féministes », elle en a marre de voir la porno flirter avec la culture populaire. Et ras le bol du sexe partout. Les filles court vêtues des calendriers ou des magazines pour hommes, très peu pour elle. « Être à moitié déshabillée et faire des faces de cochonne, franchement ! C'est tellement dégradant ! Si ces filles tiennent à être perçues comme des poupées sexuelles par ceux qui ne les connaissent pas, ben coudonc, c'est leur affaire. Mais elles devraient penser aux conséquences : ces images véhiculent quoi comme message ? »

Les cours de danse érotique, elle n'est pas contre d'emblée, sauf... « Sauf qu'il faut y aller pour les bonnes raisons. Je comparerais ça à une chirurgie plastique. Si tu te fais refaire le nez pour te sentir mieux, d'accord. Mais si c'est pour avoir le *look* à la mode, ça ne va plus. Bref, le grand problème dans tout ce brouhaha, c'est un manque de réflexion véritable. Individuelle mais aussi collective. Qu'est-ce que je veux, qu'est-ce qu'on veut comme société ? »

Les femmes croient se mettre en scène. Elles ne semblent aucunement réaliser à quel point elles ne font que reproduire un imaginaire entièrement masculin, rappelle la psychologue Louise Cossette, membre de l'Institut de recherches et d'études féministes de l'UQAM, qui travaille sur la psychologie différenciée des sexes. « Combien de femmes dans l'Histoire ont délibérément choisi d'être effeuilleuses ? L'immense majorité l'ont fait par contrainte, par besoin d'argent ou pour plaire aux hommes. Ce qui comptait n'était pas leur propre désir mais le désir masculin. Actuellement, on perpétue ce comportement sans renouvellement aucun. »

Le « modèle féminin » est tellement ancré dans l'inconscient des femmes, dit la psychologue Louise Cossette : si je fais ceci, si je ressemble à cela, les gars vont m'aimer. « Je ne veux pas blâmer les femmes qui adhèrent à ce discours, mais je trouve ça tragique. »

Dramatique, renchérit la journaliste Geneviève St-Germain. Les calendriers coquins la rendent malade, les cours de déhanchements érotiques n'ont aucun crédit non plus à ses yeux. « Les femmes y apprennent à aimer leur corps tel qu'il est ? *Bullshit* ! Vas-y ma grosse Georgette de 5 pieds 2, frotte-toi sur le poteau, y a rien de mieux pour l'ego ! C'est pitoyable. Si ces femmes lisaient un livre avec du contenu, elles gonfleraient plus intelligemment leur estime d'elles-mêmes. Je ne condamne pas le corps. Je pense simplement que l'esprit et le cœur doivent avoir la préséance sur lui. La pitounerie ambiante me fait sacrer. »

Un complot ? Non. Un *backlash*, dans la lignée de ce que dénonçait Susan Faludi dans son *best-seller* du même nom en 1993, croit-elle. « Quand les femmes semblent vouloir prendre un pouvoir réel sur la société, c'est immanquable, la société les ramène à leur rôle d'objet sexuel, plus fort que jamais. Cette fois-ci, elles semblent n'y voir que du feu. »

Mais la société n'est pas seule en faute. Les femmes le sont aussi. « Le stéréotype de la pétasse serait une façon pour les femmes de paraître moins menaçantes pour les hommes et, *de facto*, de s'excuser de leur réussite », analysait la journaliste Judith Timson dans un article du *Maclean's* consacré à la montée de la culture du sexe.

> « Les cours de *striptease* et compagnie ? Ils m'apparaissent relever beaucoup du fantasme privé; je ne vois rien là d'antiféministe. »
> **Chantal Maillé**

Pire : serait-il possible que notre psyché n'ait pas suivi nos avancées ? s'interroge l'auteure américaine Laura Kipnis dans son récent ouvrage *The Female Thing : Dirt, Sex, Envy, Vulnerability*. « La question se pose, effectivement, juge Geneviève St-Germain. Au fond, c'est tellement moins épuisant et plus valorisant d'être une belle cocotte sexy que de lutter pour faire valoir ses droits ! Et puis, les femmes ont si peur de se retrouver seules, de ne pas être aimées. Être libre et autonome demande du courage. Si l'hypothèse de *The Female Thing* s'avère exacte, arrêtons de nous battre pour réclamer une égalité dont la majorité des femmes n'ont que faire, bon Dieu ! »

Ça ne regarde personne

Qui sommes-nous pour juger ? « Qui suis-je comme féministe pour décréter que tel comportement est acceptable et que tel autre est susceptible de faire reculer les femmes ? s'interroge Chantal Maillé, professeure en études féministes et directrice de l'Institut Simone de Beauvoir à l'Université Concordia. L'univers de la sexualité est encore bourré de stéréotypes, j'en conviens. Mais ce n'est pas une raison pour étiqueter tout ce qui nous déplaît comme dégradant et faisant uniquement l'affaire des hommes. À entendre certaines femmes réagir là-dessus, on se croirait revenues 35 ans en arrière. »

« Les cours de *striptease* et compagnie ? Ils m'apparaissent relever beaucoup du

fantasme privé; je ne vois rien là d'antiféministe, enchaîne la chercheuse. Quant aux calendriers dits "osés", traite-t-on les pompiers de victimes lorsqu'ils font exactement la même chose ? »

S'afficher dans une revue macho comme *Summum* ? « C'est, disons, banal. Et on a la mémoire bien courte : l'écrivaine et activiste Gloria Steinem a été une *Playboy bunny* dans sa jeunesse, ce qui ne l'a de toute évidence pas empêchée d'échafauder une analyse féministe. Et même s'il ne s'agissait que d'une façon un peu cynique d'utiliser cette *business* pour servir ses propres intérêts promotionnels, à la limite, pourquoi pas ? Non, tout cela ne m'inquiète pas. »

À deux conditions, avertit toutefois Chantal Maillé. « *Primo*, s'interroger lucidement sur les raisons qui nous poussent à faire ceci ou cela. *Secundo*, se sentir en contrôle de la situation. Le reste ne regarde personne. » D'autant que les temps ont changé. « Hier, dans l'univers du sexe, on trouvait des filles qui n'avaient souvent que la carte de leur corps à jouer. Aujourd'hui, celles qui l'investissent par plaisir ont un diplôme, un travail, une vie ailleurs. Ce nouveau contexte doit être pris en compte. »

Qu'on le veuille ou non, la dichotomie sainte vierge ou putain n'est jamais bien loin, constate la chercheuse. « Que des femmes décident de prendre toutes sortes d'avenues pour se réapproprier à leur manière la sexualité, y compris dans ce qu'elle a de cliché, m'apparaît très positif. Tant mieux ! »

Bizarre d'époque

Nous sommes mêlées, voilà ce que nous sommes, tranche Louise Cossette. « Toute cette culture du sexe en foisonnement le prouve : nous sommes dans une quête. Une recherche où nous commettons énormément de maladresses et de faux pas. Mais qui vaut mieux que le *statu quo*. Les femmes ont fait des pas de géant socialement, mais si je regarde, autour de moi, le comportement de femmes souvent très scolarisées et très articulées dans leur vie privée, je suis généralement surprise. Dans le domaine des relations amoureuses et de tout ce qui tourne autour de la sexualité, il nous reste énormément de travail à faire pour trouver le bon mode d'emploi. »

C'est une époque très bizarre, observe la psychologue. Une époque de transition. « J'espère au moins que l'actuelle culture du sexe nous aidera à définir une sexualité qui, effectivement, nous ressemblera vraiment, comme femmes. Que sera-t-elle ? Alors là, je n'en ai pas la moindre idée. »

« Toute cette culture du sexe en foisonnement prouve que nous sommes dans une quête. Une recherche où nous commettons énormément de maladresses et de faux pas. Mais qui vaut mieux que le *statu quo*. » La psychologue Louise Cossette

Vous avez envie de réagir à cet article ?

Écrivez-nous ! **gazette@csf.gouv.qc.ca** ou ***Gazette des femmes***
800, place D'Youville, 3e étage
Québec (Québec) G1R 6E2

Message de la ministre de la Famille, des Aînés et de la Condition féminine

Le 8 mars, nous célébrons la Journée internationale des femmes. Ce jour représente l'occasion de faire le point sur les réalisations et les défis à venir en matière de condition féminine. Des réalisations qui reposent sur la collaboration de nombre de femmes et d'hommes, de groupes, d'organismes et de ministères qui croient au principe fondamental de l'égalité entre les femmes et les hommes pour bâtir une société à l'image de nos valeurs.

Au cours des dernières années, la diversité des actions menées pour améliorer concrètement la situation des femmes a permis de soutenir les Québécoises dans plusieurs domaines. Parmi celles-ci figurent l'offre accrue de logements à loyer modique ou abordable ainsi que la prime au travail, le Soutien aux enfants et le Régime québécois d'assurance parentale. L'année 2006 a également été marquée par le règlement de l'équité salariale dans les secteurs public, parapublic et dans les services de garde, permettant ainsi à près de 400 000 femmes de profiter de correctifs salariaux auxquels elles ont droit.

Nous poursuivons également notre lutte en matière de violence conjugale, notamment par la réalisation des objectifs du *Plan d'action 2004-2009 en matière de violence conjugale.*

Enfin, nous avons lancé, le 17 décembre dernier, la nouvelle politique gouvernementale en matière d'égalité entre les femmes et les hommes *Pour que l'égalité de droit devienne une égalité de fait.* Cette politique est le fruit d'un travail de longue haleine auquel plusieurs personnes et groupes ont été associés. Avec cette politique, nous pourrons léguer aux générations futures une société telle que nous la concevons : une société ouverte, respectueuse de chacun de ses membres et où l'égalité entre les femmes et les hommes sera exemplaire.

Nos actions passées tracent la voie à nos gestes futurs et nos petites victoires appellent à de plus grandes encore. Bonne Journée internationale des femmes 2007!

La ministre,

Carole Théberge

Famille, Aînés et Condition féminine
Québec

mars

Dépassé, le 8 mars ? Oh ! que non, répondent sept personnalités québécoises. « Mais, qui sait, on célébrera peut-être un jour la grande victoire du rapprochement des femmes et des hommes », lance l'anthropologue Bernard Arcand.

D'ici là, il reste beaucoup de pain sur la planche pour que l'égalité entre les sexes devienne réalité. La Journée internationale des femmes est l'occasion de le rappeler, nous disent Céline Galipeau, Marc Béland, DobaCaracol, Ousmane Traoré, Micheline Lachance et Bernard Arcand.

propos recueillis par Sophie Doucet et Jean-François Gazaille

★ **Céline Galipeau** est chef d'antenne du *Téléjournal-Le Point*, la fin de semaine, à Radio-Canada. De 1992 à 2003, elle a été correspondante à Londres, Moscou, Paris et Pékin. Elle a couvert la guerre civile en Somalie, l'Irak sous Saddam Hussein, le conflit en Tchétchénie et la situation en Afghanistan depuis la chute des talibans.

« Pour encore trop de femmes dans le monde, le plus grand défi est de vivre. Dans certaines parties de la Chine et de l'Inde, naître fille est une malédiction. Au point où on préfère tuer les enfants de sexe féminin avant la naissance, ou peu après. On les appelle les femmes manquantes; elles n'ont ni visage, ni nom, ni sépulture... Ailleurs dans le monde, il y a des femmes qui ont le droit de naître, mais qui grandissent dans la violence, privées d'éducation et de soins, battues, violées, brûlées, vendues à 12, 13 ans à des hommes plus vieux. Je pense entre autres à Mina, une jeune femme que j'ai rencontrée en Afghanistan, qui a tenté de se suicider par le feu après avoir été violée par son fiancé.

La solution à tous ces problèmes ? C'est l'éducation, je crois. La tâche est colossale, car ce sont des mentalités vieilles de plusieurs siècles qu'il faut changer. Pour des milliers de femmes sur la planète, le 8 mars sera une journée comme les autres, faite d'injustices et de souffrances. Moi, ce jour-là, je penserai à elles. » **S.D.** ::

Céline Galipeau en reportage en Afghanistan.

© Pannetton-Valcourt

★ **Marc Béland**, comédien et danseur. Après avoir délaissé brièvement les planches de 1984 à 1989 pour se joindre à la troupe La La La Human Steps, il a joué dans maintes productions théâtrales et séries télévisées. On peut le voir au cinéma dans *Guide de la petite vengeance*.

« Le 8 mars, c'est une date qui rappelle qu'il y a encore du travail à faire. En ce sens, ce n'est pas une journée particulièrement réjouissante. D'autant plus que c'est une journée qui n'est célébrée que par les femmes, que les hommes passent sous silence. À mon sens, il convient moins de se demander quelles seront les prochaines luttes des femmes que ce que les hommes devraient encore faire pour améliorer notre sort commun. Les hommes sont restés interloqués pendant que les femmes luttaient pour améliorer leur condition.

Même si j'estime être un homme ouvert et intelligent, je pense qu'il y a encore des comportements inscrits en nous – presque génétiquement – que l'on doit changer pour le bien de tous. L'un de ceux-là est notre malaise par rapport à l'intimité, à la vie privée. Nous refusons encore d'accepter notre vulnérabilité. L'autre consiste à vouloir exercer un contrôle sur le ventre des femmes. Je pense à ces femmes violées au Rwanda, en ex-Yougoslavie, dont le ventre devient un lieu de guerre. Je pense à l'industrie de la génétique qui tente de ravir aux femmes le privilège de la maternité, qui a toujours échappé aux hommes. Si on réussit à briser tout ça, le changement sera plus profond que celui apporté par les gains en matière d'équité salariale – une cause juste, mais somme toute plus symbolique. » **L.F.G.**

© Panneton-Valcourt

*** Marc Béland**, comédien et danseur. Après avoir délaissé brièvement les planches de 1984 à 1989 pour se joindre à la troupe La La La Human Steps, il a joué dans maintes productions théâtrales et séries télévisées. On peut le voir au cinéma dans *Guide de la petite vengeance*.

« Le 8 mars, c'est une date qui rappelle qu'il y a encore du travail à faire. En ce sens, ce n'est pas une journée particulièrement réjouissante. D'autant plus que c'est une journée qui n'est célébrée que par les femmes, que les hommes passent sous silence. À mon sens, il convient moins de se demander quelles seront les prochaines luttes des femmes que ce que les hommes devraient encore faire pour améliorer notre sort commun. Les hommes sont restés interloqués pendant que les femmes luttaient pour améliorer leur condition.

Même si j'estime être un homme ouvert et intelligent, je pense qu'il y a encore des comportements inscrits en nous – presque génétiquement – que l'on doit changer pour le bien de tous. L'un de ceux-là est notre malaise par rapport à l'intimité, à la vie privée. Nous refusons encore d'accepter notre vulnérabilité. L'autre consiste à vouloir exercer un contrôle sur le ventre des femmes. Je pense à ces femmes violées au Rwanda, en ex-Yougoslavie, dont le ventre devient un lieu de guerre. Je pense à l'industrie de la génétique qui tente de ravir aux femmes le privilège de la maternité, qui a toujours échappé aux hommes. Si on réussit à briser tout ça, le changement sera plus profond que celui apporté par les gains en matière d'équité salariale – une cause juste, mais somme toute plus symbolique. » **J.-F.G.**

★ **Carole Facal** et **Doriane Fabreg**, chanteuses et percussionnistes du groupe DobaCaracol. Avec les chansons ensoleillées de leur album *Soley*, elles font danser les foules partout sur la planète.

Doriane Fabreg

« Le 8 mars, c'est une belle occasion de fêter, de rendre hommage aux femmes qui ont pavé la route pour nous. On n'y pense pas toujours, mais notre génération récolte les fruits des luttes féministes menées dans le passé. Je crois aussi que dans l'avenir, il faudra faire plus de place aux qualités "féminines" que sont la compassion, la sympathie, l'amour. Les femmes ont peut-être cela à apprendre à l'humanité, pour qu'on vive des temps un peu plus doux. »

Carole Facal

« Un jour, nous sommes allées jouer au Caire, en Égypte. Après le spectacle, des jeunes sont venus nous voir. Ils pleuraient, disaient que nous venions de changer leur vie : c'était la première fois qu'ils voyaient des femmes jouer sur des instruments de percussion et ils réalisaient que c'était possible. En les écoutant, nous avons pleuré nous aussi, prenant conscience de la chance que nous avions de vivre dans un pays où la femme a réussi à prendre sa place. Le défi de l'avenir, c'est de propager la notion d'égalité des sexes partout sur la planète. » **S.D.** ::

Marie-Lyne Baril

Caroline Hayeur / Agence Stock

★ **Ousmane Traoré**, rappeur et cofondateur du trio Dubmatique. À contre-courant des clichés de la culture rap, sa chanson « Petite Déesse », tirée de son premier disque solo *Sincérité volontaire*, dénonce l'hypersexualisation des jeunes filles par les médias.

« Le prochain défi des femmes sera d'imposer leur manière de voir les choses dans tous les grands débats sociaux. Ce sera la leur véritable indépendance et, par la bande, celle des hommes. J'aime à penser que l'équilibre entre l'homme et la femme dans une famille pourra être reproduit à l'échelle de la société. La vie est beaucoup plus facile pour tout le monde – y compris l'homme – quand le père et la mère se consultent, s'épaulent, prennent les décisions ensemble. La femme devrait pouvoir exercer dans la sphère publique le pouvoir qu'elle partage avec l'homme dans le privé. C'est la clé si on veut supprimer la violence et la guerre comme modes de résolution des conflits, ou détourner les hommes de leur insatiable quête de performance.

L'élection de Nancy Pelosi à la présidence du Congrès américain et celle, que je souhaite, de Ségolène Royal à la tête de la République française, voilà peut-être ce qui peut arriver de mieux au monde. "*Moi je pense que le monde sera meilleur. Quand il sera dirigé par une fille en tailleur*". Je ne fais pas que le chanter : je le crois sincèrement. C'est ce que je dis à mes deux filles, en leur rappelant que d'autres avant elles se sont battues pour leur donner accès à l'éducation, le droit de vote et l'avancement professionnel. Fêter le 8 mars reste donc nécessaire, ne serait-ce que pour se rappeler qu'il y a peu, les femmes étaient confinées à la maison. » **J.-F.G.** ::

Caroline Hayeur / Agence Stock

★ **Ousmane Traoré**, rappeur et cofondateur du trio Dubmatique. À contre-courant des clichés de la culture rap, sa chanson « Petite Déesse », tirée de son premier disque solo *Sincérité volontaire*, dénonce l'hypersexualisation des jeunes filles par les médias.

« Le prochain défi des femmes sera d'imposer leur manière de voir les choses dans tous les grands débats sociaux. Ce sera là leur véritable indépendance et, par la bande, celle des hommes. J'aime à penser que l'équilibre entre l'homme et la femme dans une famille pourra être reproduit à l'échelle de la société. La vie est beaucoup plus facile pour tout le monde – y compris l'homme – quand le père et la mère se consultent, s'épaulent, prennent les décisions ensemble. La femme devrait pouvoir exercer dans la sphère publique le pouvoir qu'elle partage avec l'homme dans le privé. C'est la clé si on veut supprimer la violence et la guerre comme modes de résolution des conflits, ou détourner les hommes de leur insatiable quête de performance.

L'élection de Nancy Pelosi à la présidence du Congrès américain et celle, que je souhaite, de Ségolène Royal à la tête de la République française, voilà peut-être ce qui peut arriver de mieux au monde. "*Moi je pense que le monde sera meilleur/Quand il sera dirigé par une fille en tailleur*". Je ne fais pas que le chanter : je le crois sincèrement. C'est ce que je dis à mes deux filles, en leur rappelant que d'autres avant elles se sont battues pour leur donner accès à l'éducation, le droit de vote et l'avancement professionnel. Fêter le 8 mars reste donc nécessaire, ne serait-ce que pour se rappeler qu'il y a peu, les femmes étaient confinées à la maison. » **J.-F.G.** ::

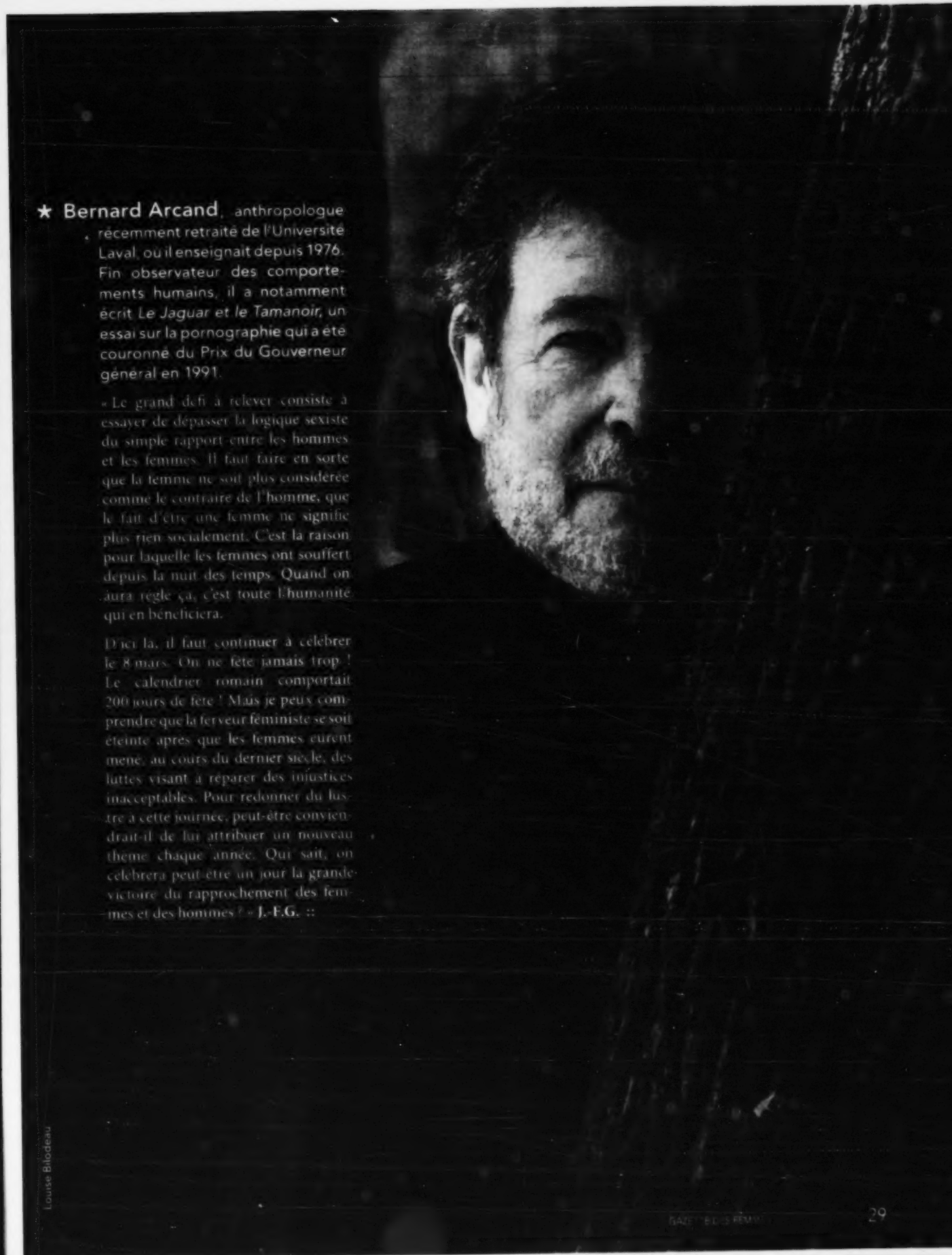
★ **Micheline Lachance**, journaliste et écrivaine. Passionnée d'histoire, elle est l'auteure du *Roman de Julie Papineau* et de *Lady Cartier*.

« Fête et mémoire sont intimement liées. Le 8 mars est l'occasion de se souvenir de nos bons coups. Parmi eux, les avancées en matière d'équité salariale. Cette lutte est une belle histoire de solidarité féminine, entre des femmes d'allégeances politiques différentes. Il y en a eu d'autres : la lutte pour le droit à l'avortement, pour les garderies… Mais depuis la marche Du pain et des roses, nous sommes un peu endormies.

Quand je pense à la longue lutte des suffragettes pour obtenir le droit de vote, je me sens une responsabilité pour la suite des choses. Il me revient à l'esprit ce cri du cœur de Julie Papineau, dans une lettre à Louis-Joseph : « Il n'y a que la politique qui m'intéresse ! » Je les imagine, elle et ses consœurs des générations passées, nous enviant de pouvoir débattre nos idées sur la place publique. Les outils pour changer le monde leur faisaient défaut. Nous, nous n'avons pas cette excuse.

Je souhaite que les femmes occupent davantage l'arène politique. L'occasion est belle, avec les deux élections qui se dessinent. C'est avec des politiciennes à Québec et à Ottawa que nous pourrons mettre à l'avant-plan nos valeurs, telle l'importance de la conciliation travail-famille. » **S.D.** ::

Maryse Raymond



★ **Bernard Arcand**, anthropologue récemment retraité de l'Université Laval, où il enseignait depuis 1976. Fin observateur des comportements humains, il a notamment écrit *Le Jaguar et le Tamanoir*, un essai sur la pornographie qui a été couronné du Prix du Gouverneur général en 1991.

« Le grand défi à relever consiste à essayer de dépasser la logique sexiste du simple rapport entre les hommes et les femmes. Il faut faire en sorte que la femme ne soit plus considérée comme le contraire de l'homme, que le fait d'être une femme ne signifie plus rien socialement. C'est la raison pour laquelle les femmes ont souffert depuis la nuit des temps. Quand on aura réglé ça, c'est toute l'humanité qui en bénéficiera.

D'ici là, il faut continuer à célébrer le 8 mars. On ne fête jamais trop ! Le calendrier romain comportait 200 jours de fête ! Mais je peux comprendre que la ferveur féministe se soit éteinte après que les femmes eurent mené, au cours du dernier siècle, des luttes visant à réparer des injustices inacceptables. Pour redonner du lustre à cette journée, peut-être conviendrait-il de lui attribuer un nouveau thème chaque année. Qui sait, on célébrera peut-être un jour la grande victoire du rapprochement des femmes et des hommes ! » **J.-F.G.** ::

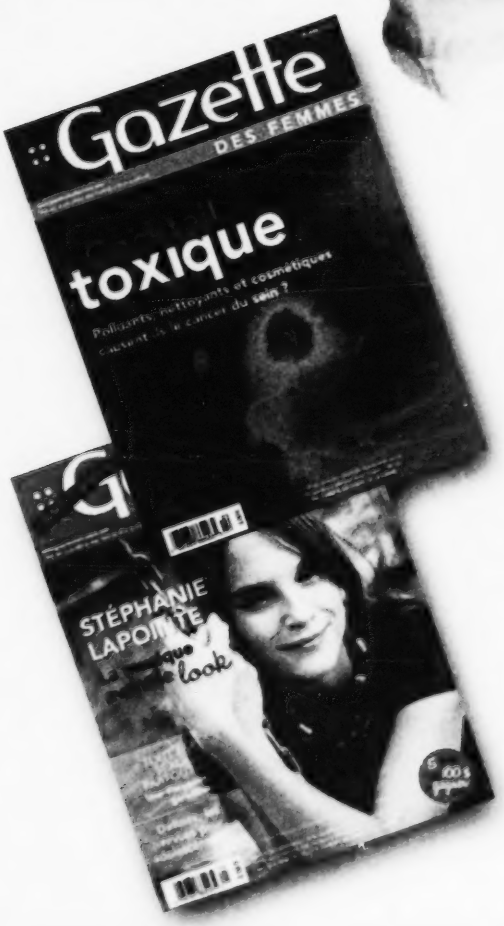
Louise Bilodeau

Recevez un numéro d'essai

gratuit de la :: Gazette DES FEMMES

et abonnez-vous !

1,50 $



Récipiendaire de plusieurs prix en journalisme, la *Gazette des femmes* vous renseigne sur la vie des femmes d'ici et d'ailleurs !

4 façons simples de s'abonner

PAR TÉLÉPHONE : 1 800 665-5372

PAR INTERNET : www.gazettedesfemmes.com
PAR TÉLÉCOPIEUR : 514 333-9795
PAR LA POSTE : *Gazette des femmes*
Service aux abonnements
4380, rue Garand
Ville Saint-Laurent (Québec) H4R 2A3

Conseil du statut de la femme
Québec

Ici l'Afghanistan libre

Mehria Azizi et Najeeba Ayubi incarnent un Afghanistan nouveau. Elles ont choisi de mener leur combat pour les femmes au moyen des médias. Parfois au risque de leur vie.

| par Lisa-Marie Gervais

« Vous n'êtes pas encore morts ? » a dit la voix au bout du fil. Dans une rue de Kaboul, la voiture dans laquelle prenaient place la jeune journaliste Mehria Azizi et son frère avait été criblée de balles. Par miracle indemnes, ils avaient pris la fuite dans le dédale poussiéreux de la capitale afghane. C'est là que le téléphone cellulaire a sonné. Mehria a compris qu'elle venait de l'échapper belle.

CANAPRESS / Rafiq Maqbool

Depuis la chute des talibans, les chaînes de radio et de télévision foisonnent et quelque 300 journaux et magazines ont vu le jour.

Des menaces et des attaques, la jeune femme de 24 ans en subit régulièrement. Son fiancé et sa famille aussi. Certains de ses huit frères et sœurs craignent tellement les représailles qu'ils ne sortent plus de la maison, y compris pour aller à l'école. Mais pour rien au monde la *camerawoman* – l'une des deux seules en Afghanistan – ne renoncerait à son métier. « C'est mon rêve, dit Mehria, sûre d'elle-même. Je ne l'abandonnerai pas, même si je ne conseillerais à aucune femme de faire ce que je fais dans ces conditions. »

À l'invitation de Reporters sans frontières, Mehria Azizi est au Canada depuis quelques jours pour promouvoir la liberté de presse. Avec sa collègue Najeeba Ayubi, directrice d'une station de radio, elle me reçoit dans une petite chambre d'hôtel de Montréal et m'offre du thé pour briser la glace. Le froid de novembre ? « Ça va, répond-elle en s'assoyant sur le lit. Nous étions préparées à pire. »

Le « pire », ces deux-là l'ont vécu. En Afghanistan, il n'y a pas si longtemps, naître femme vous condamnait à une vie de réclusion. Depuis la chute des talibans, en décembre 2001, un vent d'espoir souffle néanmoins sur ces terres arides. L'école est ouverte aux filles; la presse est libre de critiquer le gouvernement. En principe. Certes, les nouvelles valeurs d'égalité, de liberté et de respect des droits ne sont encore que de fragiles châteaux de cartes. Mais Mehria et Najeeba se montrent résolument optimistes. N'incarnent-elles pas les changements qui s'opèrent dans leur pays ?

Mehria l'intrépide

Dans son jean et sa grande tunique à carreaux, Mehria Azizi renvoie l'image d'une gamine espiègle. Seul son regard profond, empreint de maturité, trahit son passé : celui d'une fille qui a appris à lire et à écrire en cachette dans sa maison de Kaboul et qui a vécu sous la burqa.

Toute petite, Mehria gardait ses grands yeux marrons rivés sur le téléviseur pour voir les femmes reporters sur les chaînes étrangères, dans des programmes sous-titrés. Après la fin du régime taliban, encore voilée de sa burqa, elle a décroché un boulot d'annonceuse à la télé publique. Son père, un marchand à la retraite, ne s'est pas opposé à ce que sa fille travaille. « Il en était même plutôt fier », confie la documentariste, dont la mère a été tuée par balle pendant une prière du ramadan alors que les moudjahidines combattaient pour le pouvoir, au début des années 1990.

> À Fayzabad, Mehria a dû affronter 12 hommes armés qui se scandalisaient de la voir sans son *tchadri*.

Peu après, l'ONG afghane Aïna (qui appuie la démocratisation en favorisant l'essor des médias indépendants) proposait à ce bout de femme dégourdie qui baragouinait l'anglais de suivre une formation d'un an en journalisme audiovisuel. En compagnie de 20 autres jeunes filles, Mehria a travaillé à un projet de documentaire. Résultat ? Un *road movie* sur la vie des Afghanes, tourné aux quatre coins du pays par des journalistes âgées d'à peine 20 ans. Dirigé par une reporter de la télé française et majoritairement financé par le Département d'État des États-Unis, *Afghanistan Unveiled* a été vu partout dans le monde… sauf en Afghanistan,

où il est interdit. À son lancement, en 2003, les autorités jugeaient dangereux de montrer au peuple des images aussi « osées » seulement deux ans après la chute des talibans. L'interdiction n'a jamais été levée.

De Jalalabad à Hérat en passant par Bamiyan (province tristement célèbre pour la destruction de ses grands bouddhas), les jeunes journalistes, caméra au poing, ont frappé aux portes des villages. Elles ont demandé à parler aux femmes. « J'ai trouvé des mères et des filles encore complètement sous le joug des hommes. Elles ne pouvaient ni s'exprimer librement ni aller à l'école », se souvient Mehria. Même après la chute des talibans, alors que les femmes de Kaboul apprenaient à lire et à écrire ou occupaient de petits boulots, ces villageoises vivaient dans un carcan inimaginable.

Seule femme non voilée parmi des masses d'hommes hostiles, la *camera-woman* pouvait passer des jours, voire des semaines à discuter avec les maris pour les convaincre de laisser parler leurs épouses. « À Jalalabad, à l'est de Kaboul, des hommes m'ont dit que je pouvais passer par eux pour savoir ce que pensaient leurs femmes. Ils ne comprenaient pas pourquoi j'insistais pour leur parler à elles directement », relate-t-elle.

À Fayzabad, ville située au nord-est du pays, Mehria a dû affronter 12 hommes armés qui se scandalisaient de la voir sans son *tchadri* (mot local désignant la burqa). « Je leur ai dit que j'étais une femme journaliste qui venait d'une province pas très loin de la leur, se rappelle-t-elle. Et qu'ils devaient m'accepter comme je suis ! » Cet élan de témérité aurait pu mal tourner, mais les hommes sont partis réfléchir. Le lendemain, ils sont venus lui demander d'enseigner à leurs filles le fonctionnement de la caméra !

C'est ce genre de victoire qui nourrit l'espoir de Mehria. Avec l'aide de l'ONG Aïna, la jeune femme a réalisé trois autres documentaires. Diffusés par des caravanes qui passent de village en village avec le soutien du gouvernement, ces films offrent pour la première fois aux Afghanes des modèles féminins autres que les ménagères traditionnelles. « Les femmes voient que nous faisons un métier et que nous sommes allées ailleurs. Ça leur donne des idées. »

« Les femmes voient que nous faisons un métier et que nous sommes allées ailleurs. Ça leur donne des idées. » **Mehria Azizi**

Najeeba Ayubi et Mehria Azizi sont venues au Canada pour promouvoir la liberté de presse.

Pedro Ruiz

Son plus récent film, *Heading for Election*, a joué sa petite part dans une grande révolution. S'adressant directement aux femmes, il visait à les informer sur leur droit de vote. « On voulait surtout les encourager à sortir de chez elles et à participer aux élections », explique Mehria. Un hasard ? Au premier scrutin présidentiel direct de l'histoire afghane, en octobre 2005, 42 % des 10,5 millions d'électeurs inscrits étaient des femmes !

« Avant, nous ne savions rien sur les autres Afghanes. Maintenant, lorsqu'elles voient nos films, les femmes de Kaboul connaissent les difficultés de celles qui vivent en province et vice-versa. On apprend à se connaître comme nation et ça fait naître une certaine solidarité », lance la jeune femme en tressant distraitement ses longs cheveux.

Au premier scrutin présidentiel d'octobre 2005, 42 % des 10,5 millions d'électeurs inscrits étaient des femmes !

Najeeba la sage

Contrairement à sa pétillante cadette, Najeeba Ayubi, 37 ans, est plutôt timide. Une force tranquille qui s'exprime en peu de mots. Avec un petit rouleau dans le toupet et du fard sur les joues, elle a une allure de grande dame, coquette et mystérieuse.

Najeeba est directrice adjointe du groupe de presse indépendant The Killid Group. L'une des rares Afghanes à avoir pu étudier en lettres à l'Université de Parwan, au nord de la capitale, cette célibataire sans enfants a choisi de mener son combat pour les femmes au moyen des médias. Il y a quelques années, elle a fondé une radio à Hérat, dans l'ouest du pays, avant de s'installer à Kaboul pour travailler à une émission de télévision pour enfants. Aujourd'hui, elle dirige notamment une station radiophonique. « Je décide du contenu et de l'orientation de toutes les émissions de Radio Killid. J'y fais la loi ! »

Radio Killid diffuse en cinq langues auprès de six millions d'auditeurs. Les reporters et annonceurs qu'elle emploie sont à 40 % des femmes. « Pour nous, c'est déjà énorme », insiste la journaliste. Bulletins de nouvelles, radio-romans, concours, émissions pour enfants, tables rondes : le contenu s'adresse à tous. Des tribunes téléphoniques permettent aux citoyens de dénoncer les problèmes vécus dans leur municipalité, comme le manque d'eau potable, les pannes d'électricité ou la collecte déficiente des ordures.

Pour ses auditrices, la station conçoit des émissions de beauté, de cuisine et de décoration, mais aussi des tables rondes où sont invités des experts. Le magazine radiophonique *La femme et son miroir*, par exemple, traite des droits des femmes et des problèmes que les Afghanes vivent quotidiennement. « Même si elles n'ont pas d'éducation, les femmes peuvent écouter la radio. C'est leur média », souligne Najeeba en tripotant ses ongles vernis.

Najeeba a reçu son lot de menaces. Des appels d'injures de politiciens, de militaires ou d'hommes d'affaires, en plus de se faire parfois suivre par des inconnus.

En témoignent les vives réactions suscitées par son émission sur la violence conjugale, également diffusée par 27 stations à travers le pays. « Après chaque émission, des femmes viennent à la station et envahissent mon bureau. Elles veulent continuer à en parler. Elles me confient à quel point elles sont contentes que leurs maris, leurs frères et leurs garçons puissent entendre ça », raconte-t-elle avec fierté.

Une femme libre, Najeeba ? Elle se dit surtout privilégiée d'avoir grandi dans une famille qui l'a toujours appuyée, parmi trois sœurs (une avocate, une productrice et une autre réalisatrice) et deux frères (un gérant et un caissier). Mais comme beaucoup d'audacieuses qui osent braver des milieux d'hommes, elle a reçu son lot de menaces. Des appels d'injures de politiciens, de militaires ou d'hommes d'affaires, en plus de se faire parfois suivre par des inconnus.

Tout de même, l'ère post-talibans a délié la langue des journalistes. Les chaînes de radio et de télévision foisonnent et quelque 300 journaux et magazines ont vu le jour. Devant une telle explosion médiatique, le gouvernement marche sur des œufs. Il n'est pas rare que des dirigeants, après avoir été vivement critiqués par les éditorialistes, modifient un décret ou une

loi. « Les médias ont maintenant un rôle bien établi. On ne peut plus nous bâillonner », se réjouit Najeeba, heureuse du changement de mentalité qui s'opère lentement dans son pays.

Elle se réjouit surtout pour ses concitoyennes, qui commencent peu à peu à prendre leur place. Un signe parmi d'autres : *Mursal*, le premier magazine féminin *made in* Afghanistan et conçu de A à Z par des femmes, est né en 2003. Encarté dans la revue hebdomadaire *Killid*, tirée à 25 000 exemplaires, ce magazine d'une dizaine de pages en couleurs, dont le titre évoque une sorte de rose, incarne le petit espace de liberté de bien des Afghanes. En plus des recettes, des conseils beauté et des romans-photos, il traite, dans des mots simples en persan et en pashtoun, des droits des femmes. Celui de voter, de choisir son mari, de travailler... L'un des derniers numéros portait sur les difficultés des femmes emprisonnées pendant les combats à Kandahar, au sud du pays.

Et la sexualité dans tout ça ? Najeeba hésite et lève les yeux vers la fenêtre. Dehors, la grisaille a enseveli Montréal. « On ne peut pas en parler explicitement. Ça effraie trop, explique-t-elle. On essaie de parler du sida et de suggérer le port du condom. Mais ça doit être fait très subtilement. »

Le dimanche, jour où le magazine sort en kiosque, des femmes l'attendent avec impatience dans les bazars et les marchés. L'une d'elles l'achète, en fait la lecture à sa mère qui ne sait pas lire, le refile à sa belle-sœur... Un petit rituel qui coûte 15 afghanis (0,35 $CA) et qui fait le bonheur des lectrices. « On reçoit des appels de partout où *Mursal* n'est pas distribué. Les femmes le réclament ! » assure la journaliste, heureuse de ce succès qui aurait été impensable il y a quelques années.

En Afghanistan, lire dans la rue est assez inusité, socialement peu toléré. Encore moins lorsqu'il s'agit d'une femme ! Mais après trois ans d'existence, *Mursal* a réussi à se frayer un chemin dans les salles d'attente, dans les hôpitaux, à l'aéroport. « C'est en train de changer la vie des femmes. Je ne m'y impliquerais pas si je n'en étais pas aussi certaine », soutient Najeeba Ayubi, qui est membre du comité éditorial. Elle souhaite ardemment que la revue fasse des petits.

> « Je décide du contenu et de l'orientation de toutes les émissions de Radio Killid. J'y fais la loi ! »
>
> **Najeeba Ayubi**

Pendant ce temps, Mehria Azizi rêve déjà à son prochain film. Des images sans prétention qui dépeindraient le chemin parcouru par les Afghanes depuis l'avènement de la démocratie. « Je ferais des portraits d'elles en insistant sur le positif, dit-elle. Ça pourrait s'intituler *Gros plans sur femmes libres...* » ::

:: Gazette DES FEMMES

La *Gazette des femmes* vous propose le service à la clientèle **INFO-ABONNEMENT**

POUR VOUS ABONNER OU OFFRIR UN ABONNEMENT-CADEAU
www.gazettedesfemmes.com

VOUS DÉMÉNAGEZ ?
Assurez-vous que la *Gazette des femmes* vous suive partout !

:: pensez à nous aviser de votre nouvelle adresse (prière de préciser votre ancienne adresse);

:: pour signaler un problème de livraison ou un numéro manquant;

:: pour renouveler votre abonnement;

:: pour commander vos abonnements-cadeaux.

SIMPLE ET RAPIDE !

Par courriel :
gazettefemmes@postexperts.com

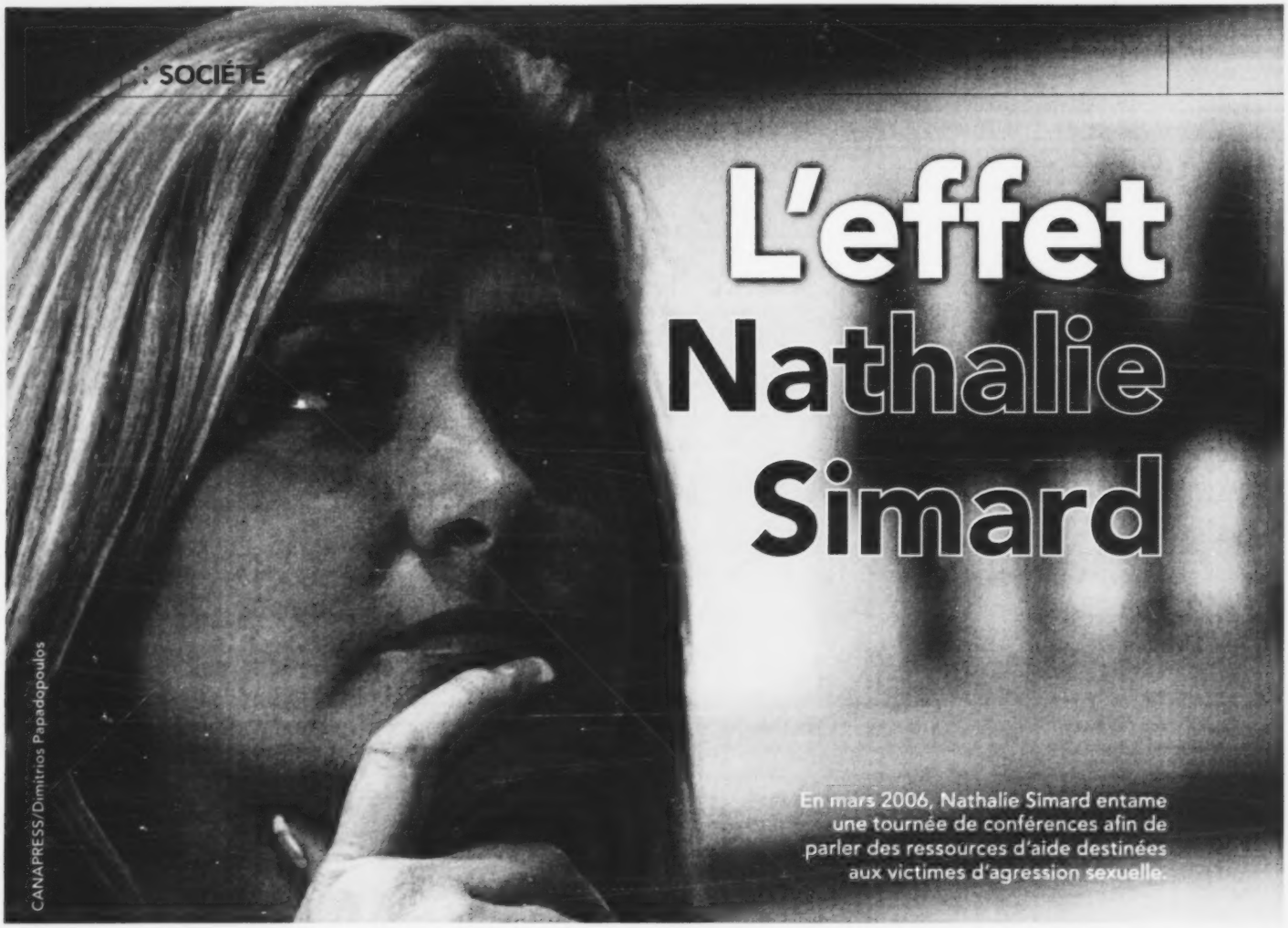
ou

Écrivez-nous :
Gazette des femmes
Service aux abonnements
4380, rue Garand
Ville Saint-Laurent (Québec)
H4R 2A3

Par téléphone :
1 800 665-5372

Par télécopieur :
514 333-9795

L'effet Nathalie Simard



CANAPRESS/Dimitrios Papadopoulos

En mars 2006, Nathalie Simard entame une tournée de conférences afin de parler des ressources d'aide destinées aux victimes d'agression sexuelle.

Mai 2005. Séisme au Québec. L'ex-enfant chérie du *showbiz* révèle que son imprésario l'a agressée sexuellement pendant des années. A-t-elle incité d'autres victimes à briser le silence ?

| par Martine Rioux

En 2005, le ministère de la Sécurité publique a enregistré 5 144 infractions sexuelles sur le territoire québécois. Une hausse de 14,4 % du nombre de dénonciations, après trois ans de stabilité. Cette augmentation serait-elle liée à la forte médiatisation de l'affaire Nathalie Simard ? Le Ministère confirme que oui. Les organismes d'aide aux femmes aussi.

« La hausse des infractions sexuelles dans les statistiques de 2005 ne signifie pas que plus de crimes sexuels ont été réellement commis au cours de l'année. Elle semble plutôt découler d'une plus forte déclaration de ces crimes », précise le Ministère dans son rapport *Les agressions sexuelles au Québec – Statistiques 2005*, rendu public en janvier dernier. Il y souligne que le nombre de dénonciations « a augmenté substantiellement au cours des mois qui ont suivi le dévoilement d'une victime connue du grand public ».

« En mai 2005, lorsque Nathalie Simard a permis aux médias de révéler qu'elle était l'une des deux victimes de Guy Cloutier, les lignes ne dérougissaient plus. Des femmes qui avaient vécu des expériences semblables dans le passé ont décidé de parler », indique Sophie Bellefeuille, intervenante au Centre d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel (CALACS) de l'ouest de l'Île, à Montréal.

« La sortie publique de Nathalie Simard a porté fruit », affirme Sandra Vachon, intervenante au CALACS de Trois-Rivières. En 2004-2005, son équipe a traité 275 demandes d'aide; l'année suivante, plus de 450 ! Les demandes

ne finissent pas nécessairement par une mise en accusation de l'agresseur. « Bien que de plus en plus de femmes décident d'aller devant les tribunaux, certaines veulent uniquement parler de ce qu'elles ont vécu. »

Par ailleurs, Pilar Barbal i Rodoreda, agente de promotion et de liaison du Regroupement québécois des CALACS, déplore le fait que, encore trop souvent, l'entourage des victimes ne les prend pas au sérieux. « Lorsqu'un accident d'auto survient, on soigne les blessures des passagers et on cherche à identifier le responsable. Dans le cas d'une agression sexuelle, on se demande tout de suite si la victime n'a pas fait quelque chose pour provoquer le drame. »

La dénonciation publique d'un agresseur encourage certes à parler, mais c'est sa condamnation qui a le plus d'impact. « Il existe beaucoup de préjugés à l'endroit de la justice, selon Gabriel Larivière, directeur du Centre d'aide aux victimes d'actes criminels (CAVAC) de la Montérégie. Quand une personne importante est reconnue coupable, les gens ont la preuve que le système fonctionne. Certains se décident alors à aller plus loin dans leurs démarches. »

Si l'effet a été immédiat après chaque sortie publique de Nathalie Simard, la situation semble revenue à la normale depuis. « C'était tellement intense dans les semaines qui suivaient. Je crois qu'il aurait été impossible de maintenir le même rythme », fait remarquer Sophie Bellefeuille. N'empêche, ce boom de dénonciations a allongé les listes d'attente des centres d'aide.

> « Quand une personne importante est reconnue coupable, les gens ont la preuve que le système fonctionne. »
> **Gabriel Larivière**

Le Regroupement québécois des CALACS, qui représente la majorité des centres d'aide, demande un soutien financier du gouvernement afin d'ajouter des ressources. Certaines régions du Québec ne sont toujours pas desservies par un CALACS, comme le Nord-du-Québec, où le taux d'infractions sexuelles atteignait 142 par 100 000 habitants en 2005, alors que la moyenne québécoise était de 77 par 100 000 habitants.

Le Comité interministériel de coordination en matière de violence conjugale, familiale et sexuelle, qui réunit neuf ministères québécois, prépare actuellement un plan d'action pour contrer les agressions sexuelles. « Il y aura des consultations au cours des prochains mois. Le plan devrait être publié à la fin de 2007 et jumelé à une enveloppe d'argent », avance Hélène Cadrin, coprésidente du Comité.

Reste à voir si les sommes versées parviendront à combler les besoins des CALACS. Dans certaines régions, les femmes doivent maintenant patienter jusqu'à sept mois avant de recevoir de l'aide individuelle. ::

par Sophie Doucet

Les enfants de Justine

Au début du 20e siècle, Montréal était une véritable « nécropole des bébés ». Pour renverser la vapeur, Justine Lacoste-Beaubien a cofondé l'Hôpital Sainte-Justine, qu'elle a dirigé d'une poigne de fer pendant 60 ans.

Archives de l'Hôpital Sainte-Justine

Férue de modernité, Justine Lacoste-Beaubien souhaitait faire de son hôpital une institution de pointe.

Denyse Baillargeon émerge à peine des archives de l'institution qui célèbre son centenaire. Elle nous livre les faits saillants d'une épopée qu'elle racontera dans un ouvrage à paraître ce printemps chez Boréal : *Histoire du Centre hospitalier universitaire de Sainte-Justine (1907-2007)*. L'auteure est professeure d'histoire des femmes et de la famille à l'Université de Montréal.

Certains ont qualifié le Canada français du début du siècle de « nécropole des bébés ». Pourquoi ?

À Montréal, au tout début du 20e siècle, un bébé sur quatre mourait avant d'avoir atteint l'âge d'un an. À l'époque, c'était la ville qui avait le taux de mortalité infantile le plus élevé après Calcutta, parmi celles dont on connait les statistiques. Par comparaison, dans les grandes villes occidentales et les autres villes canadiennes, le taux se maintenait à 1 sur 10 environ.

Et c'est chez les franco-catholiques que les enfants mouraient le plus. Comment explique-t-on cela ?

La plupart des bébés mouraient de diarrhées et d'entérites. À l'époque, le lait n'était pas pasteurisé et était transporté de la campagne à la ville dans des conditions abominables. C'est ce lait contaminé que buvaient les enfants des Canadiens français, car les mères de cette communauté allaitaient peu.

Pourquoi ?

Il y a plusieurs raisons. Notamment une certaine pudeur alimentée par le discours que l'Église catholique tenait sur le corps, un discours peut-être plus prégnant qu'ailleurs. Il n'était pas question de donner le sein devant des membres de la famille. Et plus la famille s'agrandissait, plus c'était difficile de s'isoler. Surtout lorsque l'on cohabitait avec ses parents ou ses beaux-parents dans un logement urbain exigu, comme ça arrivait souvent. Par ailleurs, les statistiques sur la mortalité infantile étaient gonflées par la mortalité dans les crèches, où aboutissaient les enfants nés de filles-mères. Là, c'étaient 8 bébés sur 10 qui mouraient ! Les religieuses qui tenaient ces crèches avaient rarement les moyens financiers suffisants pour bien prendre soin des nouveau-nés.

C'est pour contrer la mortalité infantile qu'on a fondé l'Hôpital Sainte-Justine ?

La mortalité des enfants scandalisait toute la communauté bien-pensante canadienne-française : les curés, les médecins, les bourgeois. À l'époque, pour tous ces gens-là, ça voulait dire que l'avenir de la race était en danger. Il y avait une question nationale derrière ça. On ne voulait pas sauver chaque bébé pour lui-même, mais parce qu'il représentait l'avenir de la nation.

L'idée de fonder un hôpital pour enfants est d'Irma LeVasseur, la première femme médecin canadienne-française. Parlez-nous d'elle.

Irma LeVasseur a fait son cours de médecine aux États-Unis. Lorsqu'elle est revenue au Québec en 1903, le Collège des médecins n'a pas voulu lui accorder le droit de pratiquer. Elle l'a obtenu du Parlement. Après être allée se perfectionner en Europe, elle est rentrée avec cette idée de fonder un hôpital pour enfants à Montréal. Elle en a fait part à madame Alfred Thibodeau, une bourgeoise montréalaise, qui lui a présenté Justine Lacoste-Beaubien. De la rencontre entre ces femmes est né Sainte-Justine. Irma LeVasseur quittera toutefois l'institution assez vite. Ce n'est que dans les années 1940 qu'on verra réapparaître des femmes médecins dans l'hôpital.

Justine Lacoste-Beaubien a tout de suite accepté de participer à l'aventure ?

Oui. Justine Lacoste-Beaubien n'avait pas d'enfants. Selon certains auteurs, cela explique en partie son engagement : l'hôpital lui a permis de jeter son dévolu sur des milliers de bambins. Elle venait d'une famille bourgeoise de Montréal, son père était sénateur. Elle était mariée à Louis de Gaspé-Beaubien, de la famille Beaubien d'Outremont, un riche homme d'affaires qui a fondé une des premières maisons de courtage canadiennes-françaises. Pour les bourgeoises de l'époque, s'occuper de bonnes œuvres faisait partie de leur rôle social. Et cela leur enlevait peut-être un sentiment de culpabilité d'être si bien nanties, alors que la société urbaine et industrielle faisait tant de misérables. D'autre part, je pense qu'il y avait dans leur engagement une idée de maintenir l'ordre social. Parce que s'il y a trop de pauvres, il peut y avoir de la révolte populaire, de la criminalité…

En 1930, il y avait 320 lits et berceaux à l'Hôpital Sainte-Justine.

Où et quand a été fondé l'Hôpital Sainte-Justine ?

Il a été créé dans une maison privée sur la rue Saint-Denis, près de Roy, en novembre 1907. Le premier patient était un petit garçon très malade qu'Irma LeVasseur gardait déjà chez elle. En 1907-1908, on a mis en place toute la structure de l'hôpital, en faisant appel à des médecins qui s'intéressaient à la mortalité infantile. L'Hôpital Sainte-Justine déménagera plusieurs fois avant de s'installer, en 1957, dans l'immeuble qu'il occupe présentement dans la côte Sainte-Catherine.

Quel rôle y a joué Justine Lacoste-Beaubien ?

Elle a été la présidente du conseil d'administration pendant près de 60 ans, de 1907 à 1966, l'année précédant son décès ! C'était *son* hôpital. Elle avait une autorité absolue, même sur les médecins, qui n'avaient pas trop le choix de faire comme elle disait. C'était une femme tenace, têtue. D'ailleurs, une chose m'a frappée chez elle. On l'associe beaucoup, avec raison, à la philanthropie et au bénévolat. Mais en même temps, c'était une femme férue de modernité et de progrès scientifique. Elle souhaitait faire de son hôpital une institution de pointe. Elle voulait les meilleurs appareils, les meilleures techniques chirurgicales, les plus grands spécialistes. Pour cela, elle n'hésitait pas à envoyer ses médecins en congrès aux États-Unis ou en Europe. Elle a elle-même beaucoup voyagé, et on dit que partout où elle allait, elle aimait visiter les hôpitaux.

Les employés de Sainte-Justine étaient-ils bien traités ?

Dans l'esprit de Justine Lacoste-Beaubien, tous les employés de l'hôpital auraient dû être des bénévoles. Elle les payait très mal ! Sainte-Justine est un des hôpitaux qui payaient le plus mal à Montréal. Ce n'est pas pour rien que la première grève des infirmières y a eu lieu, en 1963. Cette grève, c'est un symbole. Pour la première fois, des infirmières, que l'on considérait comme ayant « l'instinct » de prendre soin des autres, refusaient de s'occuper des patients. Et pas de n'importe quels patients, mais d'enfants. Jusqu'à un certain point, ça leur a attiré la sympathie du public, qui s'est dit : pour qu'elles aillent jusqu'à renier leur nature, il faut vraiment qu'elles soient mal traitées. Et elles ont eu gain de cause. ::

Parole donnée

Elles n'avaient jamais écrit. L'artiste Diane Trépanière leur a mis un crayon entre les mains. L'aventure s'est avérée un puissant exorcisme.

« Je ne suis pas une écrivaine, je suis une femme qui aime donner la parole », précise d'emblée Diane Trépanière, photographe et militante engagée dans plusieurs causes. L'envie d'écrire sur les femmes lui est venue en 2003, alors que les travailleuses des maisons d'hébergement entraient en grève pour obtenir de meilleures conditions salariales. L'artiste a alors fait le tour du Québec pour recueillir des témoignages d'intervenantes, qu'elle a réunis dans *Des pas sur l'ombre*, un livre paru aux Éditions du remue-ménage en 2004.

Sur le bord de ma mère/j'irai me reposer,/à la croisée de mon cœur/au bord de ma déchirure. (Extrait du texte de Jacinthe)

Trois ans plus tard, la directrice artistique de l'organisme culturel Les Filles électriques, D. Kimm, l'invitait à participer au projet *Les mots appartiennent à tous*, qui incite des gens de divers horizons à prendre la plume. Sa mission : animer des ateliers d'écriture dans une maison d'hébergement pour femmes. Certains textes seraient ensuite rassemblés en un livre. L'Arrêt-Source, un centre de la région de Montréal qui accueille des filles de 18 à 30 ans, s'est vite imposé : 2006 marquait son 20e anniversaire et la directrice voulait souligner l'évènement. C'est ainsi qu'a débuté l'aventure d'*Écrire et sans pitié*, ouvrage collectif dont le titre est extrait d'un poème de Roxanne, une des participantes.

En tout, 26 femmes ont signé un texte du recueil : résidantes – actuelles et anciennes –, intervenantes, stagiaires, et même la directrice de L'Arrêt-Source. Les ateliers d'écriture se sont échelonnés sur six mois, réunions bouleversantes où les femmes partageaient leurs épreuves tout en découvrant leurs aptitudes à jouer avec les mots. Invitées à lire leurs textes à la fin de chaque séance, « les participantes avaient du plaisir à entendre les autres et à se faire entendre. Ça les faisait exister à leurs propres yeux. Elles s'étonnaient même souvent de leur talent », souligne fièrement Diane Trépanière.

Bon nombre de textes d'*Écrire et sans pitié* prennent la forme de poèmes. Certains tiennent de l'exhortation au combat ou de l'ode à la vie. Pour quelques auteures, l'écriture est une occasion de formuler un vœu. Plusieurs impriment leurs blessures dans le papier, espérant sans doute les y laisser. Pour d'autres enfin, écrire est un appel d'air, une porte de sortie vers un autre univers où elles s'engouffrent avec voracité. « Pour la première fois/Je découvre que mon cœur est capable d'amour/Que mon cœur aime/Plus qu'il ne désire être aimé », écrit Karine, une ancienne résidante.

La mise en page épurée fait aussi place à des photographies, sortes d'« autoportrait symbolique » de chacune des participantes (celles-ci devant conserver l'anonymat). Ici et là, des pages manuscrites, parfois balafrées de ratures. Sur la tranche du livre, des lignes bleutées comme sur un cahier d'école.

Si Diane Trépanière a donné la parole aux auteures du recueil, ce n'était pas seulement pour dire la douleur du passé, mais aussi pour inventer des mondes nouveaux. Pour surmonter la difficile réalité en explorant d'autres possibilités. « L'imagination est une forme de résistance, note-t-elle. L'art est une énergie active, à l'opposé de la mort. Et le fait de produire un livre nous inscrit dans l'histoire. C'est différent de garder ses cahiers pour soi. »

Car il ne suffit pas d'écrire : il faut s'assurer d'être lue, d'être entendue. Telle est l'essence du projet *Écrire et sans pitié* : donner la parole aux femmes, pour qu'en la libérant, elles s'émancipent.

Écrire et sans pitié, Les éditions du passage, 2006, 186 p.

Eau secours

« La mer est bleue. Il y a un bateau posé dessus. Si lourd qu'on dirait qu'il ne va jamais pouvoir tenir. Il tient. Magie blanche. Il bouge même. » Sur ce bateau, des femmes de tous âges et de tous horizons, arrachées à leurs terres africaines pour être vendues comme esclaves aux Antilles. Dans un éclair de rébellion, une douzaine d'entre elles se jetteront à la mer. Certaines en réchapperont; la plupart y perdront la vie. Fabienne Kanor fait de chacune de ces dissidentes la narratrice d'un chapitre d'*Humus*, son deuxième roman. Inspiré par une tragédie survenue à la fin du 18e siècle, ce livre captive par la profondeur sombre et la simplicité lumineuse de sa prose. L'écrivaine d'origine antillaise, dont le premier roman, *D'eaux douces*, avait reçu le prix Fetkann ! de la Mémoire 2004, confirme son talent et rend un hommage à ces femmes inconnues par la force poétique de son écriture.

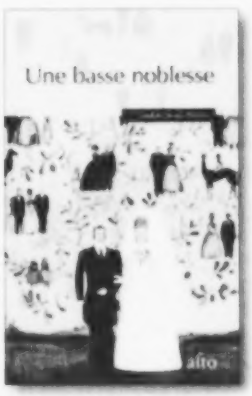
Humus, Fabienne Kanor, Gallimard, 256 p.

Cerveau **garde-robe**

À mi-chemin entre l'essai sur le cerveau humain et l'ode à la complexité de la vie, *L'Alchimie de la pensée* s'inscrit dans la lignée des méditations scientifiques qui, comme *Les Pensées* de Pascal, allient l'instruction au plaisir littéraire. Dans un style on ne peut plus éloigné du traité pédagogique traditionnel, la naturaliste et poétesse Diane Ackerman fait pénétrer le lecteur dans l'atelier de la pensée. Quelles activités cellulaires et électriques conditionnent ce que nous nommons la « conscience » ? Jusqu'à quel point contrôlons-nous le flux de nos pensées ? Le cerveau des femmes et celui des hommes sont-ils différents ? Qu'est-ce qui se passe quand on a un mot « sur le bout de la langue » ? Tissé de métaphores audacieuses (le cerveau est comparé à une « garde-robe de "moi" froissée, enfoncée dans le crâne comme trop de vêtements dans un sac de sport » !), le livre d'Ackerman informe autant qu'il fait sourire.

L'Alchimie de la pensée, Diane Ackerman, Éditions Tchou, 364 p.

Dandy **en crise**



Robert d'Amri, noble par alliance, traverse une « crise d'adulte » comme d'autres vivent une crise d'adolescence. Le toit jadis solide de son avenir menace de s'effondrer et, il doit bien l'admettre, c'est sa mollesse de caractère qui en est responsable. Extrêmement critique envers lui-même, d'Amri est pourtant loin de se dénigrer : au contraire, son sens de l'auto-observation semble être une grande source d'autosatisfaction... Écrit dans un style à la fois négligé et fleuri, snob et dandy (noblesse oblige), ce premier roman de Sophie Beauchemin a le don de faire rire là où on s'y attend le moins.

Une basse noblesse, Sophie Beauchemin, Alto, 186 p.

À signaler

Moi, Jeanne Castille de Louisiane

Lux Éditeur réédite les mémoires de **Jeanne Castille**, Cadienne passionnée et engagée qui a milité pour la reconnaissance des particularités sociales et culturelles louisianaises.
(Lux Éditeur, 118 p.)

L'Univers de Madeleine et Pierre

Consacré à *Madeleine et Pierre*, populaire émission radiophonique pour enfants diffusée dans les années 1940, ce petit livre de **Denyse Galarneau** est l'occasion de découvrir le Québec d'avant la culture télévisuelle.
(Éditions Carte blanche, 167 p.)

La Princesse de vengeance (Reine de mémoire, tome 4)

La dernière série d'**Élisabeth Vonarburg**, auteure de science-fiction et de romans fantastiques, refait l'histoire du monde en explorant notamment l'idée que Jésus ait eu une sœur jumelle... Dans le quatrième tome de cette saga, les trois jeunes héros, Jiliane et ses deux frères jumeaux, Senso et Pierrino, sont séparés alors qu'ils enquêtent sur le passé de leur famille. Gageons qu'ils seront à nouveau réunis dans *La Maison d'équité*, cinquième et dernier tome dont la sortie est prévue cette année.
(Alire, 464 p.)

par Pascale Guéricolas

Les Imposteures

« Tu joues bien... pour une femme ! » La guitariste Christine Tassan ne compte plus le nombre de fois où elle a entendu cette petite phrase assassine. Il faut dire que les filles, souvent cantonnées au violon, au piano ou aux cuivres dans le jazz, brillent carrément par leur absence dans le style manouche, popularisé par le guitariste Django Reinhardt et le violoniste Stéphane Grappelli. Ironiquement, ce genre musical tire son nom du mot gitan *mnouch*, soit « homme ». « Dernièrement, j'ai joué avec des musiciens gitans à Saint-Ouen, à Paris. Ils me racontaient qu'aujourd'hui encore, les femmes chez eux n'ont pas le droit de jouer de la guitare ! » rapporte la musicienne.

Au diable les stéréotypes, fin 2003, elle fonde un groupe de jazz manouche 100 % féminin. Son nom ? Les Imposteures, un clin d'œil au syndrome dont souffrent tant de filles plongées dans un milieu masculin. Ces pionnières improvisent sur scène armées de leur guitare, de leur contrebasse et de leur violon. Avec elles renaissent le swing des années 1940 et la fameuse « pompe », son caractéristique du jazz manouche où la rythmique de la guitare remplace la batterie.

Récemment, le quatuor a produit l'album *De bon matin*, qui mélange compositions originales, standards du swing (comme « Sweet Georgia Brown ») et chansons du répertoire français et québécois. Une belle preuve que le manouche va comme un gant à des pièces comme « L'homme a la moto », immortalisée par Édith Piaf, « Le lit vert » de Plume ou « Le rendez-vous » de Claude Léveillée, pourtant à mille lieues de ce style musical.

Autre entorse à la tradition, Les Imposteures privilégient la musicalité du manouche plutôt que de miser sur la virtuosité d'un soliste. Également membre fondatrice de Gadjo Swing, un quintette instrumental et majoritairement masculin, Christine Tassan constate qu'hommes et femmes jouent différemment. « Souvent, les gars se font compétition sur scène, c'est à qui va jouer le plus vite. Nous, on cherche surtout à créer un contact chaleureux avec le public, à le faire participer. »

Le 3 mars de minuit à 5 h au Petit Extra, à Montréal, tél. : 514 598-0709 (www.cabaretliondor.com). Le 9 mars au Théâtre de la ville, à Longueuil, tél. : 450 670-1616.

On peut se procurer l'album au www.christinetassan.com

Rémi Dussault

Entrevue-éclair

La Castafiore réhabilitée

« Ah ! je ris de me voir si belle en ce miroir... » Qui ne se souvient pas de l'imposante et ridicule chanteuse d'opéra des albums de Tintin ? Évanouie à la moindre contrariété, elle cassait les pieds du capitaine Haddock. L'auteure Mireille Moons ose l'impossible dans *Bianca Castafiore, la diva du vingtième siècle* (éditions Moulinsart) : réhabiliter cette emmerdeuse mondialement connue et la présenter sous un angle féministe. Grâce à une fine analyse de la mode et des mœurs de l'après-guerre, elle met en parallèle le personnage de la Castafiore et la condition des femmes de l'époque.

Pourquoi vous intéresser à la Castafiore ?

Ça m'a toujours agacée de voir que les spécialistes d'Hergé – des hommes – accusent la Castafiore d'être coquette

La femme en **Barbe-Bleue**

Sylvain Fortin

Le spectacle *Un homme et une femme*, de la chorégraphe et danseuse Dominique Porte et de l'artiste multidisciplinaire Alain Francœur, est inspiré du *Château de Barbe-Bleue*, l'unique opéra du compositeur hongrois Béla Bartok. Celui-ci avait adapté le conte de Charles Perrault en donnant une certaine humanité à l'horrible personnage qui égorgeait ses femmes et les suspendait dans une pièce secrète de son château. Son opéra constituait un dialogue entre Barbe-Bleue et sa dernière épouse, Judith. « Si Barbe-Bleue porte en lui toutes les femmes qu'il a eues, c'est parce qu'elles sont aussi une extrapolation de sa personnalité, et qu'elles sont révélatrices de son côté noir mais aussi de sa féminité », précise Dominique Porte. Très épurés, les mouvements imaginés et interprétés par les deux artistes suggèrent la quête de deux êtres solitaires cherchant à se connaître. ::

Du 20 au 24 mars à l'Agora de la danse, à Montréal. Tél. : 514 525-1500. www.agoradanse.com

Franchir le **mur**

D'un côté de la porte fermée, Gervaise, une agente de la Sécurité du revenu. De l'autre, Johanne, une prestataire. Entre elles, un mur d'incompréhension qui sépare souvent le monde du travail de celui de la précarité. Écrit et interprété par Maureen Martineau et Patrizia Macaux, *Revenez lundi* tente de faire tomber les préjugés et de repenser le pouvoir, la place des rêves, notre relation à l'autre. Une réflexion menée avec le public à la manière du Théâtre Parminou.

Des représentations ont lieu début mars à Victoriaville, Beaupré, Montréal et Lachute. Renseignements au 819 758-0577 www.parminou.com

Oreille **mécanique**

L'auteure et actrice Anne-Marie Olivier a un talent fou pour sortir de l'anonymat les êtres que nous croisons avec indifférence quotidiennement. Dans sa nouvelle pièce, Josée, une employée de dépanneur, crée un beau matin le psychomaton. Ce drôle d'engin aux allures de photomaton se transforme en confessionnal, en refuge; il donne même des conseils. L'occasion rêvée de découvrir une riche galerie de personnages en quête de bonté. ::

***Le psychomaton*, du 19 avril au 5 mai au Théâtre Périscope, à Québec. Tél. : 418 529-2183. www.theatreperiscope.qc.ca**

©Musée McCord

McCord **fête le 8 mars**

Tout commence le 3 mars au Musée McCord d'histoire canadienne, lors de la Nuit blanche de Montréal. L'écrivaine Karoline Georges se lance dans la création d'un texte, une ode à la femme, en s'inspirant des réflexions du public. Le même soir, l'artiste peintre Martine Allard met ses pinceaux au service d'une toile collective. Le thème : la diversité culturelle de Montréal vue d'un œil féminin. Le 8 mars, à l'occasion de la Journée internationale des femmes, le public pourra entendre le texte et découvrir le tableau. Ce jour-là, le musée ouvrira gratuitement ses collections aux femmes et leur offrira une visite guidée de son exposition sur l'histoire de Montréal. Une façon de découvrir le rôle qu'y ont joué les citoyennes.

Tél. : 514 398-7100. www.musee-mccord.qc.ca

et la considèrent uniquement comme une chanteuse autoritaire qui casse les tympans de tout le monde. Pourtant, ce personnage a connu une véritable métamorphose entre 1938 et *L'Affaire Tournesol*, dans les années 1950. Quelque chose a changé dans le regard d'Hergé, il en a fait une cantatrice triomphante, qui sauve la vie de ses amis. Sans lui donner le statut d'héroïne, il lui a fait démontrer autant de courage que Tintin ou le capitaine Haddock.

Que nous apprend ce personnage sur la vie des femmes dans les années 1950 ou 1960 ?

Les années 1950 sont terriblement réactionnaires pour le statut de la femme. Avec le *new look*, inventé par Christian Dior en 1947, les femmes redeviennent saucissonnées, sanglées dans une débauche de tissu. On est loin de la libération des années 1920 ou 1930 ! La Castafiore n'adopte pas cette mode; cette beauté mammaire ne peut pas atteindre la taille de guêpe ! Elle s'affranchit aussi de l'idéal féminin de l'après-guerre, soit la mère au foyer. Elle n'a pas de famille, elle chante la nuit, elle mène sa carrière tambour battant, elle a des employés. C'est une figure d'exception pour l'époque.

Conservateur, à la limite d'être rétrograde, Hergé a souvent été accusé de misogynie. Je pense qu'avec ce personnage très riche, il a démontré qu'il ne l'était pas. Il a créé une femme à part entière qui n'a pas peur de déplaire. La Castafiore s'employait vraiment à changer le monde. ::

par Pascale Guéricolas

Les Imposteures

« Tu joues bien pour une femme ! » La guitariste Christine Tassan ne compte plus le nombre de fois où elle a entendu cette petite phrase assassine. Il faut dire que les filles, souvent cantonnées au violon, au piano ou aux cuivres dans le jazz, brillent carrément par leur absence dans le style manouche, popularisé par le guitariste Django Reinhardt et le violoniste Stephane Grappelli. Ironiquement, ce genre musical tire son nom du mot gitan *mnouch*, soit « homme ». « Dernièrement, j'ai joué avec des musiciens gitans à Saint-Ouen, à Paris. Ils me racontaient qu'aujourd'hui encore, les femmes chez eux n'ont pas le droit de jouer de la guitare ! » rapporte la musicienne.

Au diable les stéréotypes, fin 2003, elle fonde un groupe de jazz manouche 100 % féminin. Son nom ? Les Imposteures, un clin d'œil au syndrome dont souffrent tant de filles plongées dans un milieu masculin. Ces pionnières improvisent sur scène armées de leur guitare, de leur contrebasse et de leur violon. Avec elles renaissent le swing des années 1940 et la fameuse « pompe », son caractéristique du jazz manouche où la rythmique de la guitare remplace la batterie.

Récemment, le quatuor a produit l'album *De bon matin*, qui mélange compositions originales, standards du swing (comme « Sweet Georgia Brown ») et chansons du répertoire français et québécois. Une belle preuve que le manouche va comme un gant à des pièces comme « L'homme à la moto », immortalisée par Edith Piaf, « Le lit vert » de Plume ou « Le rendez-vous » de Claude Leveillée, pourtant à mille lieues de ce style musical.

Autre entorse à la tradition, Les Imposteures privilégient la musicalité du manouche plutôt que de miser sur la virtuosité d'un soliste. Également membre fondatrice de Gadjo Swing, un quintette instrumental et majoritairement masculin, Christine Tassan constate qu'hommes et femmes jouent différemment. « Souvent, les gars se font compétition sur scène, c'est à qui va jouer le plus vite. Nous, on cherche surtout à créer un contact chaleureux avec le public, à le faire participer. »

Le 3 mars de minuit à 5 h au Petit Extra, à Montréal, tél. : 514 598-0709 (www.cabaretliondor.com). Le 9 mars au Théâtre de la ville, à Longueuil, tél. : 450 670-1616.

On peut se procurer l'album au www.christinetassan.com

Rémi Dussault

La Castafiore réhabilitée

« Ah ! je ris de me voir si belle en ce miroir… » Qui ne se souvient pas de l'imposante et ridicule chanteuse d'opéra des albums de Tintin ? Évanouie à la moindre contrariété, elle cassait les pieds du capitaine Haddock. L'auteure Mireille Moons ose l'impossible dans *Bianca Castafiore, la diva du vingtième siècle* (éditions Moulinsart) : réhabiliter cette emmerdeuse mondialement connue et la présenter sous un angle féministe. Grâce à une fine analyse de la mode et des mœurs de l'après-guerre, elle met en parallèle le personnage de la Castafiore et la condition des femmes de l'époque.

Pourquoi vous intéresser à la Castafiore ?

Ça m'a toujours agacée de voir que les spécialistes d'Hergé – des hommes – accusent la Castafiore d'être coquette

La femme en **Barbe-Bleue**

Sylvain Fortin

Le spectacle *Un homme et une femme*, de la chorégraphe et danseuse Dominique Porte et de l'artiste multidisciplinaire Alain Francœur, est inspiré du *Château de Barbe-Bleue*, l'unique opéra du compositeur hongrois Béla Bartok. Celui-ci avait adapté le conte de Charles Perrault en donnant une certaine humanité à l'horrible personnage qui égorgeait ses femmes et les suspendait dans une pièce secrète de son château. Son opéra constituait un dialogue entre Barbe-Bleue et sa dernière épouse, Judith. « Si Barbe-Bleue porte en lui toutes les femmes qu'il a eues, c'est parce qu'elles sont aussi une extrapolation de sa personnalité, et qu'elles sont révélatrices de son côté noir mais aussi de sa féminité », précise Dominique Porte. Très épurés, les mouvements imaginés et interprétés par les deux artistes suggèrent la quête de deux êtres solitaires cherchant à se connaître. ::

Du 20 au 24 mars à l'Agora de la danse, à Montréal. Tél. : 514 525-1500. www.agoradanse.com

Franchir le **mur**

D'un côté de la porte fermée, Gervaise, une agente de la Sécurité du revenu. De l'autre, Johanne, une prestataire. Entre elles, un mur d'incompréhension qui sépare souvent le monde du travail de celui de la précarité. Écrit et interprété par Maureen Martineau et Patrizia Macaux, *Revenez lundi* tente de faire tomber les préjugés et de repenser le pouvoir, la place des rêves, notre relation à l'autre. Une réflexion menée avec le public à la manière du Théâtre Parminou. ::

Des représentations ont lieu début mars à Victoriaville, Beaupré, Montréal et Lachute. Renseignements au 819 758-0577. www.parminou.com

Oreille mécanique

L'auteure et actrice Anne-Marie Olivier a un talent fou pour sortir de l'anonymat les êtres que nous croisons avec indifférence quotidiennement. Dans sa nouvelle pièce, Josée, une employée de dépanneur, crée un beau matin le psychomaton. Ce drôle d'engin aux allures de photomaton se transforme en confessionnal, en refuge; il donne même des conseils. L'occasion rêvée de découvrir une riche galerie de personnages en quête de bonté.

***Le psychomaton*, du 19 avril au 5 mai au Théâtre Périscope, à Québec. Tél. : 418 529-2183. www.theatreperiscope.qc.ca**

Musée McCord

McCord fête le 8 mars

Tout commence le 3 mars au Musée McCord d'histoire canadienne, lors de la Nuit blanche de Montréal. L'écrivaine Karoline Georges se lance dans la création d'un texte, une ode à la femme, en s'inspirant des réflexions du public. Le même soir, l'artiste peintre Martine Allard met ses pinceaux au service d'une toile collective. Le thème : la diversité culturelle de Montréal vue d'un œil féminin. Le 8 mars, à l'occasion de la Journée internationale des femmes, le public pourra entendre le texte et découvrir le tableau. Ce jour-là, le musée ouvrira gratuitement ses collections aux femmes et leur offrira une visite guidée de son exposition sur l'histoire de Montréal. Une façon de découvrir le rôle qu'y ont joué les citoyennes.

Tél. : 514 398-7100. www.musee-mccord.qc.ca

et la considèrent uniquement comme une chanteuse autoritaire qui casse les tympans de tout le monde. Pourtant, ce personnage a connu une véritable métamorphose entre 1938 et *L'Affaire Tournesol*, dans les années 1950. Quelque chose a changé dans le regard d'Hergé, il en a fait une cantatrice triomphante, qui sauve la vie de ses amis. Sans lui donner le statut d'héroïne, il lui a fait démontrer autant de courage que Tintin ou le capitaine Haddock.

Que nous apprend ce personnage sur la vie des femmes dans les années 1950 ou 1960 ?

Les années 1950 sont terriblement réactionnaires pour le statut de la femme. Avec le *new look*, inventé par Christian Dior en 1947, les femmes redeviennent saucissonnées, sanglées dans une débauche de tissu. On est loin de la libération des années 1920 ou 1930 ! La Castafiore n'adopte pas cette mode; cette beauté mammaire ne peut pas atteindre la taille de guêpe ! Elle s'affranchit aussi de l'idéal féminin de l'après-guerre, soit la mère au foyer. Elle n'a pas de famille, elle chante la nuit, elle mène sa carrière tambour battant, elle a des employés. C'est une figure d'exception pour l'époque.

Conservateur, à la limite d'être rétrograde, Hergé a souvent été accusé de misogynie. Je pense qu'avec ce personnage très riche, il a démontré qu'il ne l'était pas. Il a créé une femme à part entière qui n'a pas peur de déplaire. La Castafiore s'employait vraiment à changer le monde. ::

71 % DES GENS CONSIDÈRENT COMME VRAI TOUT ÉNONCÉ COMPORTANT UNE STATISTIQUE.

LES AUTRES LISENT LE DEVOIR.

◆ On n'est jamais trop curieux ◆